



BLAISE PASCAL  
**PENSÉES**

ÉDITION D'ALAIN CANTILLON

*éditions*

THIERRY MARCHAISSE

PASCAL

# PENSÉES

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE

PAR ALAIN CANTILLON



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE



© 2023 Éditions Thierry Marchaisse

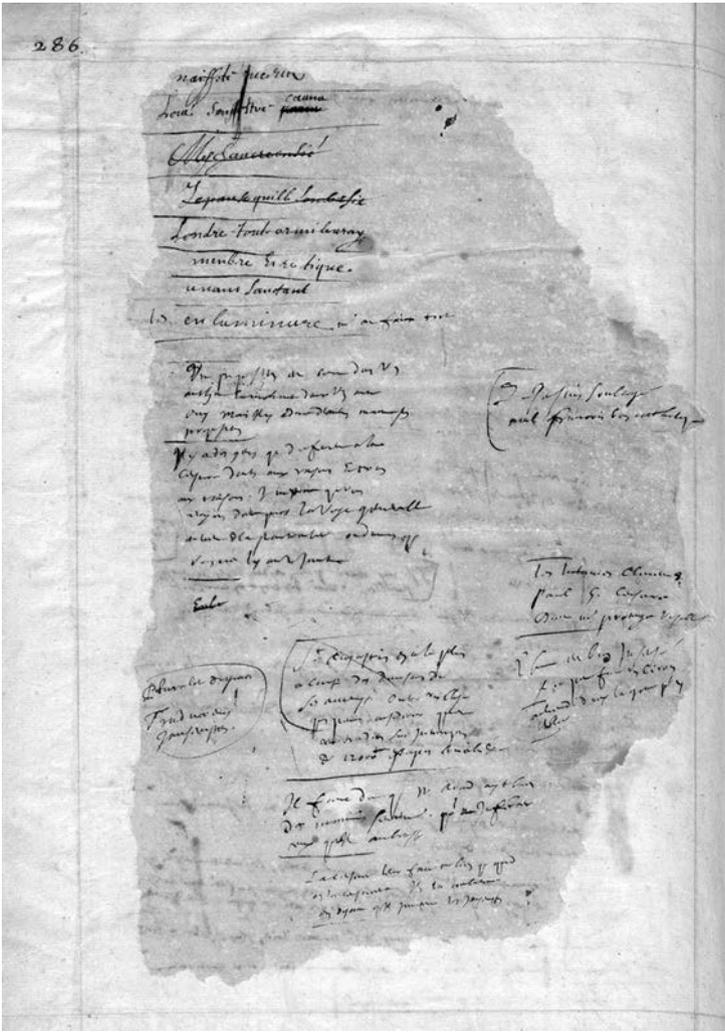
Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Publié avec le concours de l'EA 174 « Formes et Idées de la Renaissance aux Lumières »  
de l'Université Sorbonne Nouvelle.

Éditions Thierry Marchaisse  
221 rue Diderot, 94300 Vincennes

[www.editions-marchaisse.fr](http://www.editions-marchaisse.fr)



Une page du Recueil où voisinent des hétérographes, en haut, des autographes ensuite, avec traits de plume séparateurs. Un bel échantillon des manuscrits pascaliens et des problèmes qu'ils posent, tant de lecture que d'édition.

## ÉDITER LES *PENSÉES*

Les *Pensées* sont un texte déconstruit, en puissance de « délit », qui provoquent le lecteur à la construction sans cependant l'autoriser à refermer, à clôturer le texte.

Louis Marin

Pour comprendre ce qui justifie une édition véritablement nouvelle des *Pensées*, il est indispensable de retracer les grandes lignes de l'histoire de cet ouvrage extraordinaire. Et de rappeler d'abord qu'il est composé d'une multitude d'écrits de différentes longueurs (d'un aphorisme de quelques mots à un discours de quelques pages) figurant sur des papiers épars, de tailles diverses, laissés par leur auteur en 1662, lorsqu'il mourut à l'âge de 39 ans. Nous savons seulement que Pascal a commencé à les écrire au plus tard en 1656, car certains passages se réfèrent explicitement aux *Provinciales* (janvier 1656 à mars 1657) ainsi qu'à la guérison de sa filleule et nièce, pensionnaire à Port-Royal de Paris (mars 1656).

La plus grande partie des *Pensées* touche à la condition humaine en général, que ce soit à la place de l'homme dans l'univers, ou à la nature des lois, à la place de la coutume, à la force de l'imagination. Cependant, comme elles sont toutes reliées à une ontologie chrétienne et qu'une partie est explicitement destinée à promouvoir une forme de catholicisme proche de Port-Royal (ce que l'on a nommé « jansénisme »), voire à y convertir, il est très couramment admis que Pascal avait en vue d'écrire une apologie de cette religion. C'est

le présupposé fondamental à partir duquel s'est construite dès le départ la tradition éditoriale des *Pensées*.

L'hagiographie familiale tend même à faire croire qu'il aurait, vers la fin de sa courte vie, renoncé à tout pour ne se consacrer qu'à l'étude de la religion<sup>1</sup>. Pourtant, elle ne peut dissimuler son intense implication jusqu'à la fin dans des matières plus profanes : notamment, en 1658 et 1659, dans les disputes et défis scientifiques liés à un concours, celui de la « roulette », que Pascal lance alors à l'adresse des mathématiciens de toute l'Europe ; ou encore, en 1662, dans la création du premier service de transports en commun urbain. C'est en partie cela, et grâce aussi à une profonde connaissance des *Pensées* lues dans l'édition *Brunschvicg*, que Lucien Goldmann a pu à l'inverse parler à juste titre d'un « refus paradoxal et intramondain du monde ». Cette magnifique expression désigne une façon d'être qui unit le refus du monde – jugé sans valeur en comparaison de l'autre, celui de la vie à venir pour ceux qui seront méritants et choisis – et, inséparablement, la présence toujours pleinement active dans ce même monde terrestre, dans le mouvement global de la vie de tous les jours, y compris dans le travail de l'écriture. La qualité propre de ce refus nous conduit presque aux antipodes d'une forme de retrait du monde, comparable à la retraite des « Messieurs de Port-Royal » par exemple, qu'aurait constitué l'enfermement dans la préparation exclusive d'un ouvrage en faveur d'une religion.

Ses proches firent réaliser plusieurs copies des papiers de Pascal. Parmi celles qui nous sont parvenues, deux sont semble-t-il quasi complètes. Elles sont nommées Première et Seconde Copies (ci-dessous PC et SC). Quant à ses papiers eux-mêmes, ils ont été ultérieurement (au début du XVIII<sup>e</sup> siècle) rassemblés dans un recueil (ci-dessous R), souvent abusivement qualifié d'original, alors qu'une grande partie des écrits qui y sont collés ne sont pas originaux, mais hétérographes.

---

1. Ce dont témoignent autant la Préface du *Traité de l'équilibre des liqueurs*, publié en 1663, que celle de la première édition des *Pensées* (1670), ou ultérieurement *La Vie de Monsieur Pascal écrite par Madame Périer, sa sœur* (1684).

En 1670 paraît à Paris, chez Guillaume Desprez, un livre intitulé *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers*. C'est ce que l'on appelle « l'édition de Port-Royal ». L'auteur était mort huit ans plus tôt et, contrairement à ce que la Préface affirme, les éditeurs ne se sont pas du tout contentés de choisir les pensées les plus achevées. Et encore moins de les donner « telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer, si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ».

Comme Victor Cousin le montra avec éclat au XIX<sup>e</sup> siècle, les éditeurs, proches de Pascal, ses amis et les membres de sa famille, se livrèrent à un vaste travail de réécriture, non pas seulement en procédant à de très larges suppressions et en transformant certaines formulations dangereuses (dans un temps où une telle prudence politique n'était pas évitable), non pas seulement en réduisant l'inachèvement et le morcellement, mais encore en corrigeant le style de l'auteur. Ils avaient, selon la préface, « ouï dire de bouche » à Pascal ce que son délabrement physique l'avait empêché d'achever par écrit, et leur très ample altération éditoriale s'ancrait donc dans une certaine idée de la fidélité. Idée qui n'est plus du tout partageable, aujourd'hui, lorsqu'on prétend éditer un texte sans « y rien ajouter ni changer », et qui n'était déjà plus celle qu'avaient en commun Victor Cousin et certains de ses contemporains.

Considérons, par exemple, la phrase autographe : « Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu qu'entre l'unité et l'infini. » (A222) Dans la première édition, elle se lit : « Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité & l'infini, qu'entre notre justice & celle de Dieu », par un retournement qui, certes, rétablit peut-être ce que l'auteur a voulu dire, mais qui ne donne nullement à lire ce qu'il a écrit « sans y rien changer ». Ou encore, dans un autre passage, par un souci de rigueur théologique et pour éviter au livre une condamnation, cette définition de la foi, « c'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la

foi. Dieu sensible au cœur non à la raison » (A178), est-elle discrètement, mais fondamentalement, modifiée, par l'adjonction d'un adjectif qui laisse ouverte la possibilité d'un cheminement rationnel vers la foi : « voilà ce que c'est que la foi *parfaite* ». Finissons par un exemple, parmi tant d'autres, de redressement stylistique de l'autographe pascalien : « Cela est démonstratif et si les hommes sont capables de quelque vérité. Celle-là l'est. » (A222) devenant bien plus correctement, et platement : « Cela est démonstratif, & si les hommes sont capables de quelques vérités ils le doivent être de celle-là. ».

Pendant un siècle et demi, cependant, c'est-à-dire avant le Rapport de Cousin, personne ne s'aperçut ou ne s'offusqua publiquement de ces opérations de réécriture. Le texte produit par cette édition fut même réemployé par ceux qui proposèrent d'autres mises en ordre d'ensemble, comme Bossut dans la première édition des *Œuvres* de Pascal, en 1779, ou, juste auparavant, Condorcet et Voltaire dans leur édition des *Pensées* pourtant fort hostile au travail originel.

#### LA PREMIÈRE RÉVOLUTION PHILOLOGIQUE

Ce n'est donc qu'en 1842 et 1844 que se produit une première révolution philologique pascalienne ; en un double temps, d'abord de destruction, par le Rapport de Victor Cousin, puis de reconstruction, par l'édition de Prosper Faugère<sup>1</sup>. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis la mort de Pascal et la première édition de ses *Pensées* : l'Ancien Régime avait été aboli, la Révolution et l'Empire étaient passés et la tentative de Restauration monarchique venait d'échouer. C'est alors le moment d'une autre forme de restauration, celle des monuments du passé. Que l'on songe par exemple, pour nous en tenir à la plus étroite contemporanéité, à celle de la basilique de Vézelay commencée en 1840, ou de Notre-Dame de Paris à partir de 1844, toutes deux sous la conduite de Viollet-le-Duc.

---

1. *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux, en grande partie inédits*, par M. Prosper Faugère, Paris, Andrieux, 1844.

L'entreprise de restauration des *Pensées* donne, quant à elle, le signal de départ à un ample mouvement de travaux de philologie textuelle dans un temps que Cousin juge « malheureusement venu » :

Plus d'une fois l'Académie m'a entendu exprimer le vœu que, pour préparer et soutenir son beau travail d'un dictionnaire historique de la langue française, elle-même se chargeât de donner au public des éditions correctes de nos grands classiques, comme on le fait en Europe depuis deux siècles pour ceux de l'antiquité. Le temps est malheureusement venu de traiter cette seconde antiquité, qu'on appelle le siècle de Louis XIV, avec la même religion que la première, de l'étudier en quelque sorte philologiquement, de rechercher, avec une curiosité éclairée, les vraies leçons, les leçons authentiques que le temps et la main d'éditeurs inhabiles ont peu à peu effacées<sup>1</sup>.

Telles sont, selon le *Journal des savants*, les phrases inaugurales prononcées par Victor Cousin dans la première des trois séances de lecture de son Rapport. Alors que, au temps de sa création, l'Académie française avait pour tâche de fixer l'usage contemporain de la langue, elle nourrit en 1842 le projet d'un dictionnaire historique, et Cousin indique quelques directions à suivre pour constituer un patrimoine national de grands auteurs. Il le fait du haut de l'éminente position qui fut la sienne sous la Monarchie de Juillet : non pas seulement de célèbre académicien, mais aussi d'ancien ministre de l'Instruction publique, de membre du Conseil royal de l'Instruction publique, de président du jury de l'agrégation de philosophie, et de pair de France.

La transformation en classiques des auteurs du « siècle de Louis XIV » n'apparaît pas dans le discours de Cousin comme une sorte de production naturelle du temps qui passe, mais comme une tâche à laquelle doivent s'atteler des individus choisis, membres d'une institution d'État, alors que le temps à l'inverse, par lui-même, par sa propre force et son propre mouvement, n'aurait pour effet

---

1. *Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal, Journal des Savants*, avril 1842, p. 243-244.

qu'araser le passé. Dans cette œuvre de destruction, il serait en outre servi par « la main d'éditeurs inhabiles ». Or, dans le cas des *Pensées*, le Rapport va montrer que ce n'est pas principalement un manque d'adresse qui a fait disparaître les « vraies leçons, les leçons authentiques », mais bien plutôt une certaine agilité des premiers éditeurs dans leur travail d'effacement de la singularité pascalienne. Le sens du devoir philologique de Cousin n'est cependant pas exempt d'autres intérêts. Les *Pensées* viennent participer à son combat contre les offensives de l'Église catholique pour remettre le pied dans l'enseignement secondaire, qui était à cette époque le lieu de la formation des élites. En s'attachant à montrer que les écrits laissés par Pascal étaient bien plus hostiles à la raison que l'édition préparée par ses proches, il entend faire savoir que, s'il est rigoureux et conséquent, le catholicisme en veut à la raison. Convoquer ainsi Pascal dans le débat public, c'est donc à la fois critiquer le christianisme depuis une position extérieure et donner une nouvelle vie aux disputes entre chrétiens et entre catholiques.

Cette attaque motive en grande part l'hostilité à la révolution philologique pascalienne de critiques chrétiens comme Foisset ou Vinet, lorsqu'ils reprochent à Cousin d'avoir violé le secrétaire d'un mort. Il importe, disent-ils, de respecter le secret des manuscrits comme celui d'une correspondance privée, et cela d'autant plus que ces papiers ne sont que des brouillons que leur auteur n'aurait pas lui-même publiés dans cet état, s'il avait vécu plus longtemps. Ce dernier argument est retourné quelques années plus tard, en 1848, lorsque Prosper Faugère, dans son édition de *Pensées choisies de Blaise Pascal, publiées sur les manuscrits originaux et mises en ordre à l'usage des lycées et des collèges*, fait l'apologie de sa grande édition, publiée quatre ans auparavant :

Il est arrivé bien des fois qu'on a retrouvé et publié des fragments plus ou moins étendus d'ouvrages grecs et latins, auxquels leurs auteurs avaient donné la dernière forme et tout le degré de perfection dont ils étaient capables. Mais prendre des pages inachevées, des notes de premier jet, la ligne, le mot à demi tracé par un écrivain pour fixer le souvenir de sa pensée, livrer à la publicité ce que l'auteur n'avait écrit que pour

lui-même, ce qu'il se proposait de compléter, de refaire, d'effacer peut-être, c'est ce qui n'avait jamais été fait avant notre édition des *Pensées* de Pascal. Quel génie que celui qui peut supporter une aussi redoutable épreuve sans que sa gloire en reçoive aucune atteinte !<sup>1</sup>

Si nous oublions la gloriole un peu ridicule de l'éditeur, nous voyons bien ici comment l'inachèvement, qui avait été neutralisé par les premiers éditeurs, revient au contraire massivement dans l'ère philologique, celle où nous nous trouvons encore aujourd'hui. Et non pas seulement comme le principal problème auquel les éditions doivent proposer des tentatives de solutions, mais comme l'une des motivations les plus vives du travail éditorial. Comme Michel Le Guern l'écrira plus d'un siècle plus tard (1977) dans l'introduction de sa première édition<sup>2</sup>, « les *Pensées* sont les papiers d'un mort. Non pas une œuvre posthume. [...] Pascal est mort trop tôt pour nous laisser l'œuvre achevée, mais ce qu'il nous laisse vaut peut-être mieux, d'une certaine manière. Nous n'avons pas l'œuvre, mais nous avons l'atelier. »

Avant d'en venir à ce que devint cet atelier lors de la deuxième révolution philologique, nous devons rappeler ce qui se passa au cours du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la grande édition de Léon Brunschvicg : un double mouvement d'approfondissement. Les éditions perfectionnent le déchiffrement et la transcription du manuscrit, à la façon, par exemple, de la remarquable édition « *variorum* » de Charles Louandre, publiée en 1866, qui présente en note ce qu'elle nomme « variantes », c'est-à-dire les premiers jets remplacés par un autre, mais aussi le texte entier des paragraphes qui se trouvent ici ou là rayés dans les autographes. Elles apportent aussi par leurs annotations d'abondantes connaissances relatives à la langue et à l'époque de Pascal, qui permettent de mieux comprendre des références déjà éloignées aussi bien que certains tours hardis des autographes.

1. Blaise Pascal, *Pensées choisies*, 1848, p. X-XI.

2. Reprise sous forme de « notice » dans son édition de la Pléiade, t. II, p. 1296 *sqq.* Les expressions que nous citons se trouvent respectivement aux pages 1296 et 1299.

C'est l'édition d'Ernest Havet, maître de conférences à l'École normale, qui avance le plus loin dans cette dernière voie en accompagnant le texte de trois sortes de notes, d'« explication », de « goût » et « philosophiques ». Publiée en 1852, elle entend répondre ainsi à l'appel encore tout récent de Victor Cousin à « porter sur les textes du XVII<sup>e</sup> une curiosité philologique et historique qui ne s'était guère attachée encore qu'à ceux des auteurs de l'antiquité ». Dans cet admirable travail, les notes sont tellement développées qu'elles prennent très souvent plus de la moitié des pages et il arrive parfois qu'elles occupent seules une, deux ou trois pages. Ce faisant, Havet ne continue pas seulement l'œuvre historico-philologique de ses prédécesseurs, il contribue aussi à percer ce qui demeurera comme l'une des voies les plus importantes du savoir pascalien du XIX<sup>e</sup> siècle : ce qui vient d'être nommé si justement le « devenir philosophe de Pascal<sup>1</sup> ». C'est l'aboutissement de ce devenir que marquent les éditions *Brunschvicg*, d'abord, dès 1897, alors que Léon Brunschvicg était tout jeune professeur agrégé de philosophie au lycée de Rouen ; puis, en 1914, comme point final de la belle édition des œuvres complètes, dans la collection des Grands Écrivains de la France.

L'édition *Brunschvicg* restera une réussite sans égale. Tout en proposant de ne pas chercher en vain à reconstituer le plan éventuel de l'auteur, Brunschvicg invente, en effet, un plan visant à mettre les lecteurs en présence de la logique de Pascal. Par ailleurs, il n'en demeure pas moins soucieux d'améliorer la connaissance publique du manuscrit des *Pensées*. Il propose de nombreuses nouvelles leçons, et fait paraître la première reproduction intégrale du Recueil au moyen d'une technique alors toute nouvelle de fac-similé, le phototype, qui produisait des images d'une très grande fidélité<sup>2</sup>.

---

1. Félix Barancy, *La « Carrière scolaire » de Blaise Pascal. Politique des auteurs et canonisation philosophique en France au XIX<sup>e</sup> siècle (1809-1914)*, sous la direction de Delphine Antoine-Mahut et Bruno Poucet. Thèse soutenue le 12/12/2022, non encore publiée.

2. C'est aujourd'hui le site Gallica qui rend visible dans le monde entier les autographes pascaliens. Comme nous allons l'expliquer ci-dessous, notre édition offre pour la première fois la facilité de se reporter précisément à cette reproduction du Recueil.

Il n'est donc nullement étonnant que des générations entières de lycéens, et de lycéennes, aient découvert les *Pensées* dans l'édition *Brunschvicg*. Et cela bien au-delà du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Elle fut pourtant progressivement supplantée par une autre, celle de Louis Lafuma (1948 pour la première version, 1952 pour la seconde), ainsi que par celles, *Sellier* (1976) et *Le Guern* (1977), qui en sont les émules.

#### LA DEUXIÈME RÉVOLUTION PHILOLOGIQUE

Pascal écrivait sur de grandes feuilles et marquait le passage d'une note à l'autre par un trait de plume de quelques centimètres partant de la marge de gauche. Cela, on le sait parce que le Recueil conserve un grand nombre de ces feuilles. Peut-être écrivait-il aussi de temps en temps sur de petits papiers. Ce que l'on sait aussi, c'est que certaines de ces grandes feuilles ont été découpées. On trouve en effet dans le Recueil de nombreux morceaux de papier qui portent, au haut ou au bas, un de ces traits de plume caractéristiques ; et Pol Ernst<sup>1</sup> a réussi, grâce à l'étude des filigranes, à reconstituer certaines de ces feuilles.

Pour Louis Lafuma, c'est l'auteur lui-même qui a effectué ce découpage afin de classer les papiers ainsi obtenus en « liasses », celles dont parle la Préface de la première édition<sup>2</sup>. Voici comment cette Préface raconte la découverte des papiers laissés par Pascal, et décrit leur état :

On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre & sans aucune suite, [...].

La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient & dans la même confusion qu'on les avait trouvés.

1. *Les Pensées de Pascal : géologie et stratigraphie*, Universitas / Voltaire foundation, 1996.

2. Il était alors assez ordinaire de constituer des dossiers avec du fil et une aiguille. On faisait un trou dans le coin des papiers que l'on réunissait, et le cas échéant classait, à l'aide du fil que l'on nouait et dénouait au fur et à mesure de la croissance de la liasse. De nombreux papiers collés dans le Recueil sont troués de la sorte.

Lafuma conclut de ce passage que les subdivisions de la première partie de la Première Copie restituent l'ordre de ces liasses. Il considère que « découpe et classement sont bien l'œuvre de Pascal lui-même<sup>1</sup> » et, en se fondant sur les indications données par la *Vie de M. Pascal* écrite par Gilberte, élabore une chronologie grâce à laquelle il tente d'expliquer l'histoire de tous ces écrits et l'état d'inachèvement extrême dans lequel ils sont restés : « Ses incommodités, à la fin de 1658, l'obligèrent à interrompre ce travail, et celui-ci ne fut plus jamais repris. »

Toutes les constructions de Lafuma reposent cependant sur une lecture naïve des écrits hagiographiques, parce qu'elle les tient pour des témoignages neutres et véridiques, donc indiscutables. Ce qui est très étrange, car, d'un point de vue critique, il est nécessaire de procéder tout à rebours et de considérer que la Préface de l'édition de Port-Royal, et la *Vie*, ainsi que, premier coup de force, la Préface de 1663 au *Traité de l'équilibre des liqueurs*, sont des écrits au contraire très discutables. En ce sens qu'ils cherchent à formater doublement notre lecture.

Tous ces écrits visent d'abord en effet, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, à faire croire que Pascal, à la fin de sa vie, s'est entièrement consacré à l'étude et la défense de la religion catholique au point d'abandonner la pratique des sciences. Or, nous avons vu aussi que ce n'est pas le cas, et qu'il est au contraire resté jusqu'au bout actif sur le plan scientifique et technique<sup>2</sup>. Ils visent ensuite à faire croire qu'il avait le projet ferme et arrêté de rassembler toutes ses pensées éparses dans une grande œuvre apologétique, comme le souligne la Préface : « si Dieu eût permis qu'il eût travaillé quelque temps à celui qu'il avait dessein de faire sur la Religion, et auquel il voulait employer tout le reste de sa vie, cet ouvrage eût beaucoup surpassé tous les autres qu'on a vus de lui. » Or, il faut bien reconnaître que nous n'avons aucun témoignage de la main de Pascal qui formule un tel projet. C'est d'ailleurs pourquoi nous choisissons dans cette édition de ne pas employer le terme de « fragment », qui

1. Louis Lafuma, *Recherches pascaliennes*, Paris, Delmas, 1949, p. 59.

2. Pour plus de détails, voir notre petite chronobiographie p. 533.

donne l'impression qu'un projet bien défini d'ouvrage a préexisté aux écrits dont nous disposons, voire un livre déjà quasi écrit<sup>1</sup>.

À la suite d'abondants et répétés échanges entre savants, le point de vue défendu par Lafuma s'est pourtant imposé, notamment parce qu'il semblait apporter une solution élégante au sempiternel problème du plan à suivre pour éditer ces *Pensées*. Bien des spécialistes ont, en effet, tenté d'accréditer leurs hypothèses toujours indémonstrables pour justifier le plan qu'ils prétendaient être celui que Pascal *aurait* suivi s'il avait pu achever son livre. Or, Lafuma prétendait montrer qu'il avait découvert, sinon « le » plan de Pascal, en tout cas un plan de lui. Que celui-ci se trouvait dans la Première Copie, qu'il suffisait de l'y voir, et que, quand bien même ce ne serait qu'une ébauche de plan, c'était du moins un plan dont il était l'auteur, et le seul auquel la postérité pouvait atteindre. C'est pourquoi, dans ses préfaces, il s'enorgueillit de cette découverte au point de détourner cette célèbre pensée pascalienne :

Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes comme par exemple la lune, à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc., [...] (H89)

Cette erreur aussi commode que répétée c'était donc, selon lui, chaque nouveau plan de chaque nouvelle édition des *Pensées* ; alors que la sienne nous ferait enfin sortir de l'ère des erreurs éditoriales communes pour révéler la vérité de cet ouvrage, si bien que, selon ses propres mots à la fin de son introduction, il n'y aurait plus d'écran entre Pascal et son lecteur.

Plus de soixante-dix ans plus tard, il est difficile de comprendre cet engouement qui amena les éditions *Lafuma* et celles

---

1. La Préface de l'édition de Port-Royal propose à ce sujet un intéressant récit fondateur, qui justifie que l'on ait pu parler de « fragments » dès cette première édition. Pascal, du temps de sa santé, aurait joui d'une mémoire tellement prodigieuse qu'il aurait écrit et composé mentalement tout son livre. Tombant malade, il s'aperçut qu'il ne pouvait plus le faire et se servit alors du support de l'écriture manuscrite extérieure ; seulement il n'avait plus désormais la force de retranscrire le livre intégralement tel qu'il s'était trouvé dans son esprit.

qui en procèdent à devenir si fortement dominantes<sup>1</sup>. Car rien ne permet d'affirmer avec certitude que les Copies restituent l'ordre des papiers de Pascal tel qu'il était à sa mort. Les subdivisions des Copies peuvent très bien, en effet, avoir été constituées par les proches de Pascal pour mettre de l'ordre dans les papiers qu'ils ont découverts. C'est d'autant plus vraisemblable qu'il n'existe que deux « tables des liasses », chaque Copie ayant la sienne, et aucune n'est de la main de Pascal. Rien n'interdit d'ailleurs d'aller un peu plus loin dans le doute. Car admettons, comme le veut la tradition depuis son origine, que ce soit Pascal lui-même qui ait mis de l'ordre dans ses feuillets écrits en les découpant et en classant les papiers obtenus dans des liasses, rien ne garantit qu'il n'y ait pas eu ensuite intervention d'autres mains et d'autres ciseaux que ceux de l'auteur, entre le moment du décès de Pascal et celui de la réalisation des Copies.

On peut même pousser beaucoup plus loin la mise en doute de la scénographie hagiographique. Car qui sait jusqu'où est allée cette mise en scène ? Il se peut fort bien, en effet, que ce soient tout simplement certains proches de Pascal qui aient découpé les grandes feuilles et confectionné les fameuses liasses pour tenter d'y voir un peu plus clair dans cette masse d'écrits posthumes, et pouvoir mieux les recopier.

Mais ce qu'il faut bien voir ici c'est que, quoi que l'on puisse penser de l'autorité du classement par liasses, il demeure que suivre les Copies ne peut être propice à l'élaboration d'une édition des papiers de Pascal. Car un tel travail doit tendre à favoriser autant que possible leur lecture. Or, ce n'est pas du tout le cas avec l'ordre des liasses. D'abord parce qu'elles ne proposent qu'un ordre partiel, concernant moins de la moitié des *Pensées*. Ensuite parce qu'elles sont davantage juxtaposées les unes aux autres qu'organisées dans une progression. Et enfin parce que, à l'intérieur de chacune d'elles, les pensées ne se présentent pas dans une succession

---

1. Certes l'édition *Brunschvicg* demeure encore disponible dans les librairies, mais c'est *Le Guern* qui a remplacé *Chevalier* dans la collection La Pléiade et c'est *Sellier* qui fut en 2015 choisie comme édition de référence pour le concours des agrégations de lettres.

permettant de pénétrer peu à peu dans leur compréhension. Dès lors, faire lire tous ces écrits posthumes dans une telle organisation, si peu lisible et si peu fiable, et en la revêtant d'une très grande autorité, c'est prendre le risque de scléroser très rapidement la lecture des *Pensées*.

Il nous est donc apparu qu'il était désormais nécessaire de proposer une autre organisation, davantage orientée vers la lisibilité, et par conséquent au service de la pérennisation des écrits pascaliens.

Le choix de se soumettre au travail accompli par les proches de Pascal<sup>1</sup> a aussi une autre conséquence, tout à fait néfaste pour la rigueur de l'édition *Lafuma* et de ses descendantes : la confusion entre écrits autographes et hétérographes<sup>2</sup>. Et pour s'en convaincre, il suffit de remarquer tout d'abord que *Brunschvicg*, par exemple, comme les éditions antérieures, mélangeait certes les pensées autographes et hétérographes, mais prenait tout de même soin de marquer d'un astérisque le début de chaque hétérographe. En revanche, dans *Lafuma*, *Le Guern* et *Sellier*, les unes et les autres se confondent complètement. Ce n'est que dans les notes de fin de volume que l'on peut savoir ce qu'il en est dans l'édition *Le Guern* de la Pléiade. *Lafuma* et *Sellier* ne signalent en général pas la différence et lorsque *Sellier* le fait pour tel ou tel cas particulier (par exemple pour la table des liasses), cela a pour effet pervers de donner à penser que

---

1. Cette emprise se vérifie encore dans l'édition de la Pléiade par Michel Le Guern, qui republie l'intégralité de l'édition de Port-Royal, qui a certes un grand intérêt historiographique mais qui n'a pas sa place dans les *Œuvres complètes* de Pascal. Louis Marin a très bien analysé le poids écrasant du travail des proches de Pascal sur la tradition éditoriale, en montrant que la *Vie* de Pascal par sa sœur Gilberte est « un « exemplaire », le seul du livre manquant » et qu'une « preuve indirecte de cette opération fondamentale et de la position stratégique de la *Vie de Pascal* nous est donnée par le fait que ce récit biographique se maintient dans la plupart des éditions des *Pensées* de Pascal, depuis 1684 jusqu'aux éditions modernes de L. Brunschvicg et de L. Lafuma. » « À propos d'une *Vie de Pascal* : Texte, récit, livre », *MLN*, mai 1975, vol. 90, n° 4, repris dans *Pascal et Port-Royal*, PUF, 1997, p. 34-35.

2. Comme l'a fait remarquer Takeshi Matsumura, en critiquant la traduction japonaise de *Sellier* par Tetsuya Shiokawa. Voir ses deux articles parus successivement (en français) dans la revue *Fracas*, en août 2015, accessibles sur « HAL », aux adresses suivantes : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01185984> ; <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01188442>.

tous les autres écrits sont peu ou prou autographes, puisqu'ils ne nécessitent pas ce genre d'explication, « étant donné le soin méticuleux avec lequel le copiste transcrit l'original » (S, p. 153).

Il importe donc, aujourd'hui, tout en reconnaissant le travail de conservation conduit par les proches de Pascal, de nous détacher de l'ensemble des dispositifs légendaires qu'ils ont mis en place autour de la première publication des *Pensées* : les Préfaces des diverses publications posthumes, les approbations d'ecclésiastiques soigneusement choisis pour accompagner les *Pensées de M. Pascal*, et la *Vie* par sa sœur Gilberte. Nous ne devons plus supposer l'existence d'un tout, de quelque nature qu'il soit, dont les pensées ne seraient que des fragments, ni que leur inachèvement soit dû à la maladie de leur auteur davantage, par exemple, qu'à une impossibilité théorique de réaliser son projet éventuel. Nous ne devons plus croire que les liasses soient l'œuvre de l'auteur lui-même, ni que les premiers chapitres des Copies enregistrent ces liasses telles qu'elles auraient été découvertes par les proches de l'auteur. Ce n'est que si et seulement si toutes ces conditions sont réunies qu'un nouvel élan peut être donné à la lecture toujours si nécessaire de ces écrits éparés.

#### CE QU'IMPLIQUE AUJOURD'HUI LE RESPECT DES MANUSCRITS REÇUS

Tout travail éditorial repose, en principe, sur une opération hétérographique, par laquelle un manuscrit autographe (le manuscrit « original »), ou hétérographe (une copie), voire un imprimé republié, est fortement transformé, altéré, par d'autres personnes que l'auteur, ou que le copiste, et grâce à ce travail soumis à une autre raison graphique que celle de l'écriture initiale : changement de caractères, forte linéarisation, mise en page, ajout de pièces liminaires, de titres courants, d'une couverture, etc. À ceci près que, contrairement à l'action hétérographique qui consiste à copier un manuscrit, qui implique peu de personnes (un ou quelques copistes, un ou quelques réviseurs), la publication par l'imprimé en fait intervenir une multitude, mettant en jeu divers métiers.

J'ai naguère proposé d'utiliser la dénomination *Pensées-de-Pascal* pour désigner la série d'énonciations éditoriales qui a commencé en 1670, autrement dit la série de livres composés et publiés à partir des écrits laissés par Blaise Pascal à sa mort<sup>1</sup>. Cette expression vise à mettre en lumière la complexité des opérations hétérographiques rendues nécessaires en l'occurrence, tant par l'état d'inachèvement du manuscrit que par la multiplicité des personnes et des interventions mobilisées pour y remédier, puisqu'il faut aussi tenir compte des Copies. Dans une circularité impossible à briser tout à fait, ces opérations, alors qu'elles produisent en fin de compte nécessairement une autre représentation de l'auteur de l'ouvrage, présupposent cette représentation qu'elles incorporent au nouveau livre publié ; ainsi une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal est-elle bien toujours inévitablement une nouvelle énonciation de la série des *Pensées-de-Pascal*.

Lorsqu'on édite Pascal, il est donc impossible de ne pas prendre place dans la grande tradition pascalienne des opérations hétérographiques. Celle qui commence avec les Copies, passe par les travaux de publication des proches de l'auteur et va jusqu'aux dernières éditions. La connaissance de cette tradition est indispensable, en effet, ne serait-ce que pour déchiffrer des papiers autographes couverts de traits d'écriture souvent quasi illisibles. Certains passages résistent d'ailleurs encore aux efforts des éditeurs ; nous le signalerons chaque fois dans une note de bas de page. D'autres doivent être compris tout autrement que ne le font nos prédécesseurs, comme par exemple ce passage clé du célèbre pari pascalien, qu'il faut lire « vous êtes au carcan », et non pas (on verra pourquoi, p. 131) « vous êtes embarqué ».

C'est aussi par rapport à toute cette tradition, même si ce peut être encore contre elle, que doit se décider non seulement la mise en ordre dans un plan général de ces unités scripturaires que l'on nomme des « pensées », mais encore la délimitation de chacune

---

1. Voir Alain Cantillon « La vérité des *Pensées* : propositions pour une théorie de l'énonciation littéraire », *Poétique*, n° 76, nov. 1988, Seuil, p. 395 à 413 ; exposé dans le séminaire de Louis Marin et publié grâce à l'aide précieuse de Michel Charles.

d'entre elles. Le principe en apparence objectif de la présence sur un même papier, suivi d'une façon ou d'une autre par *Lafuma*, *Sellier* et *Le Guern*, est d'un faible secours. Comme nous l'avons en effet souligné, les feuilles initiales ont subi de nombreux découpages, par les uns ou par les autres, avant ou après les opérations de copiage. Et dès lors, les hypothèses de reconstitution des feuillets sont peu solides, lorsqu'elles partent de l'état des copies, ou d'assez peu de profit, lorsqu'elles partent des filigranes du papier (Pol Ernst). Mais surtout, ce qui nous empêche de suivre ce principe est le fait que la feuille n'est qu'une unité d'écriture, à un moment donné, et il en va de même du papier comme unité de classement ; rien n'autorise à juger *a priori* que cette unité codicologique qu'est le papier, de quelque taille qu'il soit, puisse constituer une unité de signification à publier nécessairement telle quelle.

Ne prenons qu'un exemple, cette très célèbre pensée :

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point, on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne, et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre, est-ce par raison que vous vous aimez ? (A187)

Elle figure sur l'une des quatre pages qui n'ont pas été découpées et qui comportent l'argument complet du pari (A222) qui, lui, tout au contraire, semble accorder une place de premier rang à la raison dans le cheminement de l'homme vers cet être universel. Rien ne justifie de ne pas la séparer de ce pari pour la rapprocher d'autres pensées qui lui correspondent davantage.

Éditer oblige à des choix de délimitation à l'intérieur des papiers, et surtout lorsqu'il se rencontre un de ces innombrables traits qui signifient, dans les autographes, le passage à quelque chose d'autre. Quelle est, en somme, l'épaisseur sémantique de ce trait, quelle est la dimension de la différence qu'il institue entre deux segments qui se suivent ? S'il se trouve, sur un papier, plusieurs énoncés séparés par des traits, faut-il nécessairement en conclure que s'ils ont été laissés sur un même papier c'est qu'ils doivent y demeurer ? Les aléas de

la conservation et de la transmission de ces écrits nous enseignent qu'il n'en est rien. Le principe « à chaque trait une nouvelle pensée » ou son symétrique « à chaque papier une nouvelle pensée » ne sont que des maximes frappées sur la médaille du renoncement au travail éditorial. En les suivant, on s'en remet en aveugle à une fausse objectivité qui n'est que la sédimentation de subjectivités successives, dont on ne peut connaître ni les actions ni les motivations. Il importe au contraire de ne pas oublier que, toujours, la délimitation de chaque pensée requiert un travail singulier de discernement. Il se doit d'être le plus juste possible, le plus vrai, même si d'autres délimitations tout aussi justes demeureront toujours possibles.

Ainsi faut-il procéder souvent à des linéarisations à l'intérieur des pages manuscrites, voire à la constitution de paragraphes en choisissant où l'on insère telle addition écrite en marge, ou dans un coin en diagonale, etc. Et avec le déchiffrement des traits d'écriture, avec le découpage, la délimitation et l'identification des pensées, une autre opération capitale s'impose sans cesse : suppléer la ponctuation, assez rare dans les autographes pascaliens.

Éditer à nouveau les *Pensées-de-Pascal* c'est donc à nouveau accepter de se livrer à ce travail qui, contrairement à ce que prétendait Lafuma, fait apparaître un écran. Non pas seulement entre l'auteur et ses lectrices et lecteurs (ce qui ne serait pas si gênant puisque les textes sont par nature toujours des écrans entre des lectrices ou lecteurs et des autrices ou auteurs), mais bien entre les lectrices ou lecteurs et ces écrits que l'on travaille à leur rendre à nouveau accessibles. Il y a là une sorte de malédiction structurelle qui devrait empêcher tout éditeur de s'abandonner au sentiment de sa propre réussite, comme nous avons déjà vu Faugère et Lafuma le faire, et le conduire à se répéter « Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse ! »

### *Distinguer les autographes et les hétérographes*

Cela dit, tout n'est pas égal et nous voudrions ici nous fixer un but modeste mais rigoureux : donner à lire l'état du manuscrit des *Pensées-de-Pascal* de la façon la plus précise possible. Voici ce que nous entendons par là.

Donner à lire l'état du manuscrit, c'est, faut-il le dire, résister à la tentation de proposer une représentation typographique de l'ordre graphique manuscrit, comme le font l'édition typographique de Zacharie Tourneur et le site « [penseesdepascal.fr](http://penseesdepascal.fr) » dans ses « transcriptions diplomatiques », qui tendent à donner à voir cet état plus qu'à donner à lire ce qui est écrit. Il n'est pas en effet possible de lire les *Pensées-de-Pascal* dans ces deux figures du manuscrit sans terminer le travail qui conduit de cet état graphique très particulier d'un manuscrit couvert de segments le plus souvent assez peu coordonnés, vers cet autre état, dans lequel des paragraphes se succèdent de telle sorte qu'une lecture suivie plus ou moins continue soit devenue facile.

Pour la première fois, cette nouvelle édition donne effectivement à lire l'état des manuscrits, et principalement des autographes, si difficiles à déchiffrer. Grâce d'abord à la présence dans la manchette, au début de chaque pensée, d'une référence précise à la page des manuscrits aujourd'hui accessibles en ligne sur Gallica. Grâce aussi aux indications complémentaires que nous fournissons en note pour faciliter la comparaison et guider la lecture des différents segments.

Offrir les *Pensées-de-Pascal* à la lecture, tout en respectant l'état du manuscrit, c'est tout d'abord en finir enfin avec la confusion des autographes et des hétérographes. C'est aussi rendre visible la ponctuation originale des autographes, et la compléter aussi peu que possible, afin de rester au plus près du rythme de la prose pascalienne. C'est également à nouveau définir, identifier, délimiter les pensées, et les regrouper dans un plan d'ensemble qui permette une progression de la lecture.

Nous allons donc soigneusement séparer les autographes et les hétérographes. Ces derniers représentent un bon cinquième des écrits dont nous disposons et sont de plusieurs sortes. Il y a d'abord ceux qui sont absents du Recueil et ne se trouvent que dans des copies (principalement dans PC et SC) ; dans ce cas nous suivrons toujours la leçon de PC. Pour certaines pensées autographes, il peut manquer un mot à la fin d'une ligne, ou le titre, que l'on trouve en revanche dans les Copies. Dans ce cas, souvent, les éditions tiennent pour acquis que les Copies ont « conservé » ce mot ou ce titre, qui

a disparu à cause d'un coup de ciseaux au moment de la confection du Recueil. Nous serons plus exact pour notre part, et nous contenterons de préciser, dans une note de bas de page, que l'on trouve tel mot ou tel titre, absent de l'autographe, dans la Copie.

Il existe aussi un grand nombre d'hétérographes dans le Recueil. Pour ces écrits, la tradition voudrait qu'ils aient été dictés à quelques secrétaires par Pascal empêché d'écrire par sa maladie. C'est une interprétation abusive d'attestations manuscrites placées en tête du Recueil qui se trouve à l'origine de cette légende<sup>1</sup>. Il est fort probable que certains de ces hétérographes aient été dictés, mais certainement pas leur totalité. Considérons, par exemple, des graphies comme « Marton » au lieu de « Mitton » (H95), ou « condition » à la place de « perdition » (A824 – hétérographe avec corrections autographes), ou « tous les hommes naissent naturellement les uns des autres » à la place de « tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre » (correction autographe – A471). Elles ne peuvent s'expliquer par un défaut de prononciation ou d'oreille. En revanche, elles s'expliquent aisément par une incapacité à déchiffrer des autographes recopiés. Dans la présente édition, nous ne chercherons pas à distinguer les hétérographes qui auraient été dictés et ceux qui auraient été copiés. Non pas seulement parce que c'est le plus souvent indécidable, mais parce que la différence est moins significative qu'il ne pourrait sembler, puisque, tout compte fait, une pensée dictée n'est pas plus proche de l'autographe qu'une pensée copiée. Dès lors qu'un écrit pris sous la dictée peut avoir été mal entendu, il en est de ces pensées comme des copies : ce sont des pièces purement et simplement d'hétérographie sauf – mais cela vaut tout autant pour les copies – si elles ont fait l'objet de corrections ou d'additions autographes, ce qui les fait passer dans le domaine de l'autographie.

---

1. Il y a, sur un même feuillet plié en deux, deux attestations signées par l'abbé Périer, le neveu de Pascal, et toutes deux datées du 25 septembre 1711, l'une disant que les papiers réunis dans ce recueil sont écrits de la main de Pascal, « hors quelques-uns qu'il a dictés », l'autre disant « en partie écrit de sa main, et partie qu'il a fait copier au net sur sa minute ». Rien ne permet de faire comme si la première attestation seule concernait les *Pensées*.

La confusion des autographes et des hétérographes a de terribles conséquences, on le voit bien si l'on examine le traitement éditorial habituel des pensées A167 et H12. La première doit être considérée comme autographe, bien qu'elle comporte un certain nombre de segments hétérographes, puisqu'ils sont en grande majorité porteurs de corrections autographes. Il faut ajouter à cette description que la quasi-totalité des segments qui composent cette pensée sont rayés d'un simple trait vertical, ce qui est assez fréquent dans le Recueil. Dans ces cas-là, lorsque les paragraphes rayés d'un, de deux ou trois traits verticaux ou obliques ne sont pas remplacés par un autre paragraphe autographe, il est bien évidemment impossible d'affirmer, comme le font pourtant souvent les éditions, que c'est Pascal qui les a biffés. En outre, même si l'on accepte de supposer que c'est bien lui qui les a supprimés, ces passages demeurent des autographes à part entière. Comme ils n'ont pas, en effet, été remplacés par un autre autographe, rien ne permet, si l'on suppose que c'est l'auteur qui les a biffés, d'affirmer qu'il a voulu les supprimer. Il peut par exemple les avoir recopiés ailleurs, sur un papier depuis perdu. Et qui plus est, quand bien même il les aurait remplacés par d'autres, si ces autres ne nous sont pas parvenus, ceux-ci demeurent, en tant qu'autographes ultimes. Quant à la seconde pensée (H12), c'est un hétérographe qui ne se trouve que dans les deux Copies. Il n'a pas la forme d'une suite de notes, mais d'un long discours bien organisé.

Dans une note de bas de page à A167, *Sellier* (S 662) donne à cet écrit le simple statut de « notes préparatoires » à la « Lettre pour porter à rechercher Dieu », titre qu'elle attribue à H12 (S 681). C'est là, par un raisonnement implicite facile à retrouver, introduire un singulier renversement dans la hiérarchie qui doit exister dans une édition entre les autographes et les hétérographes. Comme l'on voit des biffures sur les segments de A167, et que l'on ne s'interroge pas sur l'origine de ces rayures, on en conclut que Pascal a supprimé ces segments au fur et à mesure qu'il a, croit-on, composé H12, alors même que, en l'absence d'autographe, rien ne permet d'affirmer qu'il soit peu ou prou l'auteur de ce discours.

Or, une autre hypothèse n'est pas à écarter sans examen : que ce soient les proches de Pascal qui, probablement après sa mort, aient

souhaité lui faire écrire, écrire à sa place, ce qu'ils lui auraient plus ou moins entendu dire, ou ce qu'ils pensaient qu'il aurait dit s'il avait pu finir son livre. Ce qui peut nous inciter à croire cela, c'est le constat que ce discours (H12 / S 681), à quelques légères différences près, constitue le premier chapitre de l'édition de Port-Royal qui, comme nous l'avons rappelé ci-dessus, résulte d'un intense travail de réécriture collective après la mort de l'auteur. À l'inverse, comme *Sellier* ne laisse pas du tout apparaître le caractère hétérographe de H12 (S 681), cette édition confère une prééminence tout à fait induue à cet hétérographe. Et d'autant plus que, comme elle le fait toujours, elle matérialise les biffures par de l'italique et une mise entre parenthèses dans S 662 (A167), qu'elle présente comme préparatoire à S 681.

Pour apercevoir les conséquences désastreuses de cette inversion de la valeur, il suffit alors de comparer, par exemple, les deux extraits ci-dessous :

Je ne prends point cela par bigoterie, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait, non par un zèle de dévotion et de détachement, mais par un principe purement humain et par un mouvement d'intérêt et d'amour propre. (autographe)

Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle, j'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour propre. (hétérographe)

Le premier énoncé, aussi tranchant que précis, appartient à l'autographe, A167 (S 662), celui que *Sellier* présente comme un simple brouillon préparatoire. Le second, tout en rondeur et beaucoup plus vague, est issu de l'hétérographe, H12 (S 681). Or, c'est cet énoncé qui est censé, toujours selon *Sellier*, appartenir à la version aboutie réécrite par Pascal lui-même.

### *Respecter aussi les hétérographes*

Distinguer soigneusement et séparer les hétérographes, comme nous entreprenons de le faire pour la première fois, ne doit pas avoir pour conséquence de négliger leur littéralité. Bien au contraire, car

respecter les hétérographes en tant que tels évite de s'autoriser à les rectifier un peu hâtivement lorsque nous imaginons qu'ils sont fautifs.

Prenons l'exemple de la pensée H111 qui porte pour titre « Preuve », ainsi, au singulier. C'est une liste de douze arguments, comme « les merveilles de l'Écriture sainte » ou « par la conduite du monde », suivie de ce paragraphe : « Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur, et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent. » Ajouter un « s » à « Preuve », comme le font plusieurs éditions, sans d'ailleurs le signaler, c'est considérer que cet hétérographe présente une liste de preuves, or le dernier paragraphe dit précisément tout autre chose. Ces arguments ou ces raisons, « cela », ne sont en aucun cas des preuves, ils ne déterminent pas la raison dans un sens plutôt que dans un autre, mais, comme le dit une autre pensée, ils peuvent concourir à « ôter les obstacles » qui portent à refuser de « suivre l'inclination » de « suivre » cette religion, si cette inclination vient dans le cœur. On ne sait pas d'où vient cette inclination, on ne peut que la deviner ; ce qui est en revanche certain c'est que ce n'est pas la raison qui la susciterait à cause des preuves qu'elle aurait reçues et acceptées. C'est pour cela que « Preuve », ici, doit rester au singulier, puisque le sujet de cette pensée n'est pas l'établissement d'une liste de preuves, mais une formulation du problème de la preuve dans une doctrine religieuse (qui n'est pas tout à fait celle de l'orthodoxie catholique) pour laquelle c'est à la divinité d'être à l'initiative de la conversion.

### *Prendre soin de la ponctuation originale*

Pour ce qui regarde les autographes, nous apportons un soin tout particulier au respect de la ponctuation originale<sup>1</sup>. Comme ils sont peu ponctués et de façon irrégulière, la tentation est grande de suppléer abondamment et puissamment cette défaillance. Aussi les

---

1. Elle figurera en gris (voir ci-dessous « note sur le texte »).

éditions des *Pensées* ont-elles une propension à multiplier les signes de ponctuation là même où ils ne sont pas nécessaires, de préférence forts (des points là où des virgules suffiraient). Par exemple, l'écrit suivant, qui, hormis le point final, n'est pas du tout ponctué dans l'autographe, est-il mis en forme par *Sellier* de la façon suivante :

Commencer par plaindre les incroyables. Ils sont assez malheureux par leur condition.

Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît. Mais cela leur nuit.

Rien, dans la disposition de l'autographe, ne nécessite d'aller à la ligne après « condition », pas plus que d'ajouter un point après « incroyables », ou après « servît ». Pour ne pas forcer les oppositions, nous l'éditions de cette façon :

Commencer par plaindre les incroyables, ils sont assez malheureux par leur condition. Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît, mais cela leur nuit.

Le choix de ne pas renforcer les ponctuations des autographes, par des points ou des retours à la ligne, lorsque ce n'est pas nécessaire, protège de certains excès le travail hétérographique de l'édition. Si un éditeur, en effet, commence à prendre possession en quelque sorte de la ponctuation des autographes, il peut aller jusqu'à remplacer la ponctuation originale par ce qu'il juge préférable, alors même que la ponctuation de l'autographe n'est pas opposée aux pratiques contemporaines de l'édition. Cela se produit très fréquemment. Par exemple, cet extrait (A432) :

Je mets en fait que si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas 4 amis dans le monde, cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

Pour une raison inconnue, puisqu'aucune d'elles ne signale cette intervention, *Lafuma*, *Le Guern* et *Sellier* remplacent la virgule qui suit « monde » par un point, et *Brunschvicg* et le site « penseesdepascal.fr » par un point-virgule.

Une telle attention accordée à la ponctuation des manuscrits peut sembler superflue, mais elle n'est pas sans enjeu. Car à mesure que nous avançons dans l'établissement de la présente édition en respectant la ponctuation originale, nous avons assisté à une modification de ce qui est très souvent considéré, à tort donc, comme le style de Pascal. Nous avons vu apparaître une prose plus liée, moins heurtée, plus souple et rapide ; une forme de discours moins rhétorique que poétique. Non pas le discours d'un polémiste en train de vouloir forcer ses lectrices et ses lecteurs à adopter ses opinions et ses croyances, mais un penseur qui se laisse emporter par le rythme cursif de son discours, et qui suit les doux balancements de sa recherche de la vérité.

Pour ce qui concerne les hétérographes, nous restons aussi au plus près de la ponctuation des manuscrits, comme on peut le constater, par exemple, en H65, à propos de la proposition relative dont l'antécédent est « l'agrément » (voir note 2, p. 438).

*Ne pas imposer un plan supposé*

Depuis la première des éditions jusqu'à aujourd'hui, les éditeurs ont toujours dénié leur travail hétérographique et entendu proposer un plan qui serait d'une façon ou d'une autre celui de Pascal ; et toujours ils ont, faut-il le dire, échoué dans leur entreprise à cause du singulier et extraordinaire inachèvement de ces écrits.

Il existe certainement, comme beaucoup de chercheurs l'ont remarqué, ici ou là dans les écrits laissés par Pascal, quelques indications sur un ordre projeté, par exemple cette célèbre pensée (A129) :

1. partie, misère de  
l'homme sans Dieu.
2. partie, félicité de  
l'homme avec Dieu.

---

autrement

1. partie, que la nature  
est corrompue, par la nature même.
2. partie, qu'il y a un  
réparateur, par l'Écriture.

À l'aide de ces pistes, et d'autres, voire d'une réflexion portant sur l'ensemble de ces écrits, les éditeurs ont pu proposer diverses organisations des pensées qui ont toutes leur intérêt à partir du moment où elles donnent une bonne lisibilité au texte. Certains, comme Paul-Louis Couchoud, ont même cru pouvoir reconstituer le discours perdu, au prix d'un travail méticuleux. D'une certaine façon, l'édition *Brunschvicg* aussi impose un plan supposé puisqu'elle prétend se conformer à la logique de la pensée de l'auteur.

L'organisation de la présente édition suit un tout autre principe : dessiner ici à travers les manuscrits un parcours de lecture thématique. Bien loin d'être arbitraire, il découle de plusieurs dizaines d'années d'étude approfondie des *Pensées-de-Pascal*. Il bénéficie aussi, plus particulièrement, de la découverte, grâce à une longue pratique de l'enseignement, de ce qui peut rendre ces écrits plus accessibles qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le but essentiel est de permettre à de nouvelles lectrices et à de nouveaux lecteurs d'aborder, dans de meilleures conditions, un livre moins confus qu'il ne l'était avant que l'on ne distingue les autographes et les hétérographes. On y aperçoit le travail de la pensée, faisant incessamment retour sur soi, s'approfondissant et se creusant dans ses mouvements de flux et de reflux. Souvent, entre deux pensées voisines qui semblent se contredire, on peut déceler un écart infime, un nouveau sentier.

Pendant les premières décennies d'une époque moderne à laquelle nous appartenons peut-être encore, quelqu'un a tenté de définir une rationalité qui serait proprement humaine. Il connaissait si parfaitement les dernières découvertes des mathématiques et de la physique qu'il contribua plus que tout autre à les faire progresser, mais aussi, avec une lucidité que tous ne partageaient pas, à tracer à l'avance les limites que cette raison ne pourrait jamais franchir. Que ce soit dans la connaissance de la nature ou, plus profondément, dans celle de la vérité qui « erre inconnue parmi les hommes », puisque, nous dit Pascal, « Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix ». Il est certain qu'un grand nombre de ces écrits essaient de percevoir cette

voix, ou bien dans les textes sacrés du catholicisme, ou bien dans l'événement d'une guérison qui fut jugée alors miraculeuse par les autorités ecclésiastiques. Elle touchait une petite malade, la nièce et filleule de l'auteur de ces pensées. Mais il est tout autant certain que cette recherche de la vérité dans les écrits que nous éditons à nouveau ici reste elle aussi, de bout en bout, soumise à une forme exigeante de rationalisme critique. Certes, il y a eu la révélation, il y a la grâce, mais cela ne peut pas résoudre le problème de la vérité : « Nier, croire et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval. » (A175)

On vient de voir que Pascal a laissé tous ses papiers sans aucun ordre ou, dans la plus optimiste des hypothèses, dans un ordre insuffisant et dans un quasi total inachèvement. Comment dès lors les publier? À cette question, un temps refoulée, mais qui est revenue hanter les éditeurs depuis la révolution philologique de 1842-1844, s'en ajoute aussitôt une autre, plus fondamentale puisqu'elle porte sur la nature propre de ces écrits. Même si on accorde crédit au récit des origines, qui veut que Pascal ait nourri le projet d'une apologie de la religion catholique telle qu'il la concevait, encore faut-il se demander si les écrits autographes qui sont venus jusqu'à nous, et que la tradition complète par les Copies qui suppléent ceux qui ont disparu, sont bien tous liés à ce projet, voire à un projet quelconque. Car après tout, il va sans dire qu'il est loisible à chacun de porter quelques traits d'écriture sur un papier à diverses fins, ou même sans avoir le projet déterminé d'en faire précisément quoi que ce soit par la suite.

Ainsi, certains éditeurs mettent-ils à part les écrits qui concernent les miracles. En considérant qu'ils étaient destinés à la publication d'une pièce de polémique immédiate suscitée par la guérison inexplicable, le 24 mars 1656, de Marguerite Périer, pensionnaire de Port-Royal de Paris, nièce de Pascal. Très rapidement, dès que le bruit de cette guérison commença à se répandre, furent mis en circulation des imprimés favorables ou opposés à la reconnaissance de cette guérison comme « miracle de la sainte épine ». La sentence d'approbation, rendue et publiée en octobre de la même année par

l'autorité archiépiscopale, permit la célébration de ce miracle et mit fin à ces échanges acerbes au sein de l'Église catholique.

Une question du même ordre peut porter sur la présence de notes visiblement faites pour préparer l'une ou l'autre des *Provinciales*. Et c'est peut-être ce qui a conduit l'entourage de Pascal à ne pas recopier dans les deux principales Copies certains des écrits dont les autographes ont cependant été conservés. Ces « pensées retranchées » ont été par la suite copiées dans un autre manuscrit, le *Manuscrit Périer*, du nom de l'un des neveux de Blaise Pascal<sup>1</sup>. On peut penser aussi que le fameux *Pari-de-Pascal* sur l'existence de Dieu et d'une vie de l'âme après la mort du corps est comme une brève et décisive apologie à soi seul, qu'il disqualifie les moyens ordinaires de l'apologie, et qu'en conséquence il ne fait pas partie de ce projet. Ou bien, tout à l'inverse, que cet argument lève les obstacles à l'écoute du discours apologétique, à une éventuelle marche vers la conversion et qu'ainsi il constitue le point nodal du livre en projet.

Que dire également de tous ces papiers qui développent des considérations sur la nature dans sa double infinité, et sur la capacité de l'homme à la comprendre ? Pouvons-nous sérieusement les réduire à de simples instruments apologétiques, ou bien, tout au contraire, n'excéderaient-ils pas tout projet religieux – et à un point tel que les écrits de Pascal en sont justement venus, au fil du temps, à intéresser des lecteurs peu concernés par les questions de religion ? Et que penser, enfin, de cette première personne du singulier qui, ici ou là, tient tel ou tel propos ? Faut-il y voir toujours l'apparition de l'auteur lui-même, ou bien est-ce un autre, la voix, peut-être dans un dialogue, de quelqu'un auquel le discours de conversion serait destiné et adressé. C'est notamment la question, sans cesse reposée, de l'identification de ce « je » qui dit (H1) que le silence éternel des espaces infinis l'effraie...

Qui parle, qui dit « je », dans les *Pensées-de-Pascal* ? Louis Marin a pu mettre en lumière la « position neutre, neutralisée-anéantie, du sujet de discours », d'un discours qui n'en serait plus tout à fait un,

---

1. Le signataire des attestations citées un peu plus haut.

et qui appellerait « du même coup, à l'ouverture, puisque ce n'est pas un autre moi qui s'y découvrirait comme affirmant sa vérité, mais puisque la vérité dans son affirmation y apparaîtrait comme manque et *provocation* ; discours où le moi s'affirme comme absence ; discours où le jugement parce qu'il se brise, le raisonnement parce qu'il éclate en fragments et ne s'achève pas, laissent vacantes les places que l'autre devrait y occuper<sup>1</sup> ». C'est ce mouvement même d'ouverture des *Pensées-de-Pascal* que le travail hétérographique nécessaire de l'édition risque paradoxalement d'empêcher.

Et c'est pour cela que nous proposons ici un nouveau parcours de lecture, un cheminement destiné à garder vacantes les diverses places discursives du texte pascalien, et à laisser la provocation à vif. Nous n'avons voulu ni refermer les *Pensées-de-Pascal* sur les questions religieuses, ce que font les plans du type « misère de l'homme sans Dieu / grandeur de l'homme avec Dieu », ni, ce qui serait presque équivalent, exclure d'une certaine façon ces questions en séparant radicalement ce qui aurait trait à la religion de ce qui n'y aurait pas trait.

Certes, le parcours que nous avons choisi réserve un très long chapitre au problème de la preuve de la divinité de Jésus-Christ, mais cela ne signifie nullement que les autres pensées, dans les autres chapitres, ne concernent pas aussi très directement la religion chrétienne. Elle y est partout, comme principe ontologique, et anthropologique donc aussi. Et pourtant, ce qu'il faut constater, c'est que ce « discours » s'oppose structurellement à une affirmation univoque de la vérité, et dit bien explicitement que cette religion, qui donne un principe de compréhension du monde et de la condition humaine, le donne sans le donner. La vérité est bien ici, dans ce monde, parmi les hommes, mais elle y erre cachée, recouverte d'un voile par un Dieu qui, lui aussi, doit se cacher pour que ne soient sauvés que ceux qui le méritent, ceux qui le cherchent en gémissant. Et par conséquent, la doctrine chrétienne telle qu'elle se trouve ici mise en représentation demande de ne pas faire de

---

1. *La Critique du discours*, Minuit, 1975, p. 349-350.

la vérité une idole, et de considérer le monde et les textes sacrés comme des ensembles de signes ténus, de figures, dont la charité constituerait la seule clé d'interprétation.

Le plan proposé dans cette édition se veut respectueux de la fragilité de ce discours inachevé, discontinu, voire dispersé, qui porte sur la faiblesse de l'homme. Il tient la provocation de la vérité grand ouverte pour les lectrices et les lecteurs à venir. Nous avons distingué 11 *thémata* pascaliens, distribués en autant de grands chapitres qui s'articulent les uns aux autres. À l'intérieur de chacun d'eux, nous avons pris soin d'en faciliter la lecture en plaçant en tête les pensées les plus générales, achevées et explicites par rapport à sa question centrale. Le même plan thématique structure la première partie, qui regroupe les autographes (chapitres 1 à 11), et la seconde partie, qui regroupe les hétérographes (chapitres 12 à 22).

Enfin, faut-il le dire, la récurrence des sujets et des propos est telle dans ces écrits qu'il ne faudra pas s'étonner si de nombreuses pensées sont assignées ici par défaut dans tel chapitre plutôt que dans un autre.

### *1 & 12. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?*

Cette édition commence par la mise en question de la place de l'homme dans la nature, qui ancre toute la réflexion pascalienne. On y découvre une anthropologie qui inclut mais aussi dépasse le problème célèbre de la faute originelle, de la « chute ». Ce qui est en question dans les pensées réunies dans ce chapitre – mais cela rejail- lit là encore sur tous les autres –, c'est la substance même de cette créature composée qu'est l'homme, dans une conception rigoureusement dualiste pour laquelle une telle composition de matière et de pensée fait figure de monstruosité chimérique.

### *2 & 13. Renversement continu du pour au contre*

Ce chapitre rassemble des pensées qui mettent l'accent sur cette structure anthropologique binaire, fondamentale selon ces écrits, et, corrélativement, structure même de ces énoncés. Misère et grandeur, renversement du pour au contre, retournement des opinions du peuple, dans celles du demi-habile, de celles du demi-habile

dans celles de l'habile. Ce mouvement s'arrête-t-il sur une position stable et ultime ? c'est une question à laquelle chacun pourra donner sa réponse. Faut-il considérer, comme Lucien Goldmann, qu'il n'y a pas de dépassement dialectique d'une pensée tragique, ou bien comme Jean Mesnard que le chrétien parfait effectue ce dépassement ? Mais s'il en est ainsi théoriquement, que faire puisque, pratiquement parlant, personne dans la vie terrestre ne peut avoir la certitude d'être ce juste ? Les analyses de Louis Marin font apparaître une forme d'accomplissement de cette contradiction illimitée, qui n'en est pas un dépassement, mais une neutralisation, une modalité de la pensée et de l'être qui maintient la contradiction ouverte et occupe tout son empan.

### *3 & 14. Le cœur et la raison*

Le cœur et la raison constituent deux instances de la pensée humaine, propres à ce mélange de grandeur et de misère qui fait le tissu de la condition de l'homme. Le cœur sent les premiers principes, comme les trois dimensions, ou le nombre. Quant à la raison, « plutôt à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment » (A170). Cependant, cette critique du rationalisme ne réduit pas la raison à néant, puisque cette faculté, à partir de ces principes qui lui échappent, n'en parvient pas moins par des démonstrations rigoureuses à des conclusions certaines. Quant au cœur, il semble complexe, à la fois en tant que pointe de l'âme qui sent ce que la raison ne peut savoir par elle-même, mais aussi (l'âme étant jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimension) en tant que matière, cœur d'automate.

### *4 & 15. On doit travailler pour l'incertain*

En faisant aller ensemble son cœur, ses sens, la machine, l'imagination, et la raison, on peut certes parvenir à des conclusions avec certitude. Mais l'homme n'en demeure pas moins contraint par sa nature de créature finie, faite de chair et d'esprit, de travailler pour l'incertain. Dans les *Pensées-de-Pascal*, ce travail ne touche pas seulement à l'incertitude d'une vie après la mort, telle qu'elle est conçue dans le célèbre pari sur l'immortalité de l'âme et l'existence du dieu

des chrétiens. Il s'étend aussi à tous les aspects de la vie terrestre, et à l'essentielle incertitude de ce que réserve à l'homme l'instant suivant.

### 5 & 16. *L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination*

Tous ces écrits prennent en perspective cette vie dans ses dimensions sociale et politique, et l'imagination tient une place de premier rang dans toutes les interrelations qui unissent les hommes. Elle y apparaît, certes, comme la première des puissances d'erreur, d'autant plus qu'elle ne trompe pas toujours, mais aussi comme l'instrument principal de la vie en société dès lors que la lutte à mort a pu cesser. L'opinion devenant alors la « reine du monde ».

### 6 & 17. *La raison des effets*

« La raison des effets » réunit des pensées qui font apparaître une modalité de raisonnement à l'œuvre dans tout cet ouvrage. Tout part à chaque fois d'une observation, ou d'une collecte de divers phénomènes qui retiennent l'attention, parce qu'ils peuvent être analysés comme autant d'effets, non pas seulement de causes identifiables, mais aussi, au-delà, de « raisons », plus difficiles à découvrir. Ces phénomènes énigmatiques, dont font partie, par exemple, les causes et les effets de l'amour, renvoient vers un autre ordre d'explication qui serait celui des raisons : « Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison [...] » (A439).

### 7 & 18. *Justice, force*

Un chapitre doit être consacré en particulier au problème si pressant, dans les *Pensées-de-Pascal*, de la justice ; c'est une question souvent posée de savoir si, dans ces écrits inachevés, il apparaît que Pascal aurait cru en l'existence d'une justice naturelle, ici, sur cette terre<sup>1</sup>. Nous avons donc rassemblé la plupart des pensées

---

1. Voir la mise au point de Giuseppe Vizzini dans sa thèse *Louis Marin, littérature et souveraineté en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, soutenue à la Sorbonne nouvelle le 7 novembre 2022 (à paraître), en particulier les pages (177-191) consacrées à « La question de la tyrannie [dans les *Pensées*] ».

qui traitent de la justice, des rapports entre force et justice, dans lesquels d'ailleurs éclate la puissance de l'imagination, ou qui présentent une théorie de la tyrannie, et celle aussi des trois ordres, ou encore qui dépeignent l'empire universel de la coutume.

*8 & 19. On se forme une idole de la vérité même*

Ce chemin ardu, celui de la recherche de la vérité, ne se présente cependant pas comme une quête absurde et nécessairement vouée à l'échec. L'homme demeure capable de s'en approcher, mais à deux conditions : ne pas oublier qu'elle erre couverte d'un voile, et que, peut-être bien, elle ne lui est pas visible sans ce voile, et corrélativement, qu'il ne faut pas s'en faire une idole.

*9 & 20. Pensées de derrière la tête*

Ce parcours de lecture ménage une place à part à cette catégorie si singulière de l'expérience, de la réflexion et de l'écriture qu'est la « pensée de derrière la tête ». Par là il faut entendre cette force propre aux écrits pascalien, celle qui rend possible la contradiction illimitée, qui, comme l'a montré Louis Marin, déstabilise toute la représentation, en venant y introduire comme principe critique, un point de fuite à l'infini.

*10 & 21. Divertissement*

Tout en ne concernant pas directement et uniquement les problèmes religieux, ces pensées sont pourtant celles qui conduisent les lecteurs au plus près de la partie consacrée aux preuves de la divinité de Jésus-Christ. Le divertissement forme, en effet, très exactement l'envers de la conversion : tout ce qui peut permettre de vivre ici-bas sans penser à ce qui, selon ces écrits, constituerait la vraie vie, ailleurs, après la mort. Y est incluse la concupiscence comme figure inversée de la charité.

*11 & 22. Preuve de la divinité de J.C.*

Enfin, ce parcours se termine sur les écrits qui touchent principalement aux problèmes religieux. Ils aident aussi à mieux comprendre le problème de la vérité tel que ces *Pensées* le construisent (Dieu caché) et le travail herméneutique des figures. Ils forment un

long chapitre réunissant les pensées qui entreprennent de prouver la divinité de Jésus-Christ, et, donc, la supériorité de la religion chrétienne (entendons « catholique », et d'un catholicisme bien compris) sur toutes les autres. De nombreuses pensées font apparaître ce que l'on nomme un « christocentrisme ». La Bible est citée, traduite et glosée afin de montrer que l'Ancien et le Nouveau Testaments considèrent tous deux le Christ comme leur centre. Et le peuple juif apparaît alors comme un témoin aussi malheureux que parfaitement désintéressé, et par suite fiable du Christ, puisque ses prophéties l'annonceraient et qu'il maintiendrait la perpétuité de ce message tout en sachant qu'il lui est défavorable. Quant aux pensées de Pascal sur les miracles, tout en concourant à cette entreprise proprement apologétique, elles sont aussi plus directement et particulièrement vouées à la défense du miracle de guérison de sa filleule.

## NOTE SUR LE TEXTE

Les abréviations A ou H suivies d'un chiffre désignent un autographe ou un hétérographe et la place qu'il occupe dans notre classement. Ces indications figurent dans la marge au regard du début de chaque pensée. Juste au-dessous, une abréviation (R, PC, etc., voir la liste ci-dessous) indique la page du manuscrit source de cette pensée. Lorsqu'une pensée court sur plusieurs pages, chaque changement de page est signalé dans la marge<sup>1</sup>.

Nous employons les chevrons < > pour suppléer des lettres et mots manquants.

Les petites accolades { } servent à signaler des passages qui ont été rayés et qui n'ont pas donné lieu à un remplacement par une correction.

Des points de suspension entre accolades, ou entre chevrons, signalent les mots illisibles ou manquants que personne n'a pu jusqu'à présent reconstituer.

L'emplacement des appels de note de cette édition nécessite lui aussi un mot d'explication. Outre les classiques, on trouvera deux types d'appels de note plus inhabituels. Ils obéissent aux règles suivantes : quand une note porte sur l'ensemble d'une pensée numérotée, ou un de ses sous-ensembles, l'appel correspondant est placé devant son premier mot ; quand une note concerne un signe de ponctuation, son appel est placé juste après le signe en question.

---

1. Hormis pour certains hétérographes dont la graphie et la mise en page sont parfaitement lisibles dans les manuscrits.

Nous conservons les traits de séparation à l'intérieur des pensées telles que nous les avons délimitées, et indiquons par une fine ligne blanche les espacements remarquables entre certains segments dans une pensée. Nous signalons en note les pensées pour lesquelles les problèmes d'organisation sont particulièrement ardues, ou fortement significatifs. Notre système de renvoi permet alors de consulter le manuscrit et de mieux comprendre les enjeux de la composition de cette pensée.

Tout en modernisant l'orthographe, nous avons tenu à garder la ponctuation originale autant que possible et, conjointement, à ne pas rendre trop lourd l'inévitable supplément de ponctuation que nous introduisons. Dans les autographes nous marquons typographiquement la différence entre les deux ponctuations : celle qui figure dans le manuscrit est en gris ; celle qui est de notre fait, en noir.

Il faut mentionner les points qui sont toujours utilisés dans les autographes pour donner les références des citations bibliques (par exemple *Isaïe* 4.8.) ; ce n'est pas à proprement parler une ponctuation, et il n'y a jamais lieu de la suppléer, nous donnons donc ces points en encre noire.

Parfois, la ponctuation originale autographe est trop éloignée des habitudes qui sont les nôtres et il n'est pas possible de la conserver telle quelle dans le corps du texte. On rencontre ainsi fort souvent des virgules là où nous devons mettre un point d'interrogation. Nous mentionnons alors la ponctuation originale dans une note de bas de page. Comme ces écrits ont été rédigés à une époque où l'on n'utilisait pas de signes diacritiques de l'interlocution (tirets et guillemets étant alors utilisés autrement), nous n'avons pas cru bénéfique d'en ajouter, puisque le discours est compréhensible sans eux. Y avoir recours, comme le font souvent les éditions, c'est introduire une forte transformation hétérographique dont les lectrices et les lecteurs n'ont pas besoin.

Nous utilisons l'italique pour les titres d'œuvres et pour les citations en d'autres langues ; quant aux passages soulignés dans le manuscrit, on les retrouvera dans ce livre également soulignés. De

même, les mots en capitales dans le manuscrit se retrouvent ici en capitales.

Nous avons choisi de conserver « J.C. » pour Jésus-Christ<sup>1</sup>. Dans l'autographe, la récurrence de ces initiales fait apparaître un véritable monogramme, qui ressemble très étroitement à la graphie autographe du pronom « il », à un point tel que, dans un paragraphe, on voit clairement que « il » a été repassé et corrigé en « J.C. » (A701). C'est le monogramme de l'Absent, de celui dont, selon le *Mystère de Jésus*, « je me suis séparé », et avec qui il n'arrive que très rarement que l'on puisse entrer en communication, en interlocution, comme dans la Consolation de Jésus (A543), et dans la pensée où un « je » – que l'on ne peut identifier à personne d'autre qu'à Jésus-Christ – déclare conseiller son interlocuteur parce que son « conducteur » ne peut pas lui parler (probablement son directeur de conscience devait alors se tenir caché) (A550).

Les citations bibliques, ainsi que leurs traductions, proviennent de la Bible dite « de Port-Royal ». Il s'agit plus précisément de *La Sainte Bible en latin et en français avec des notes littérales pour l'intelligence des endroits les plus difficiles : et la concorde des quatre évangélistes* par Monsieur Le Maistre de Saci, Paris, Guillaume Desprez / Jean Desessartz, 1717 ; elle est accessible sur Gallica. Dans ses traductions, Saci ajoute ici ou là quelques mots, en italique, pour expliciter le texte traduit. Nous laissons ces mots en italique dans nos notes. On pourra aussi consulter l'édition qu'en a donnée Philippe Sellier dans la collection « Bouquins » en 1999. Certes ce n'est pas l'édition que Pascal lisait, mais il y a quelques raisons de croire qu'il a participé aux travaux préparatoires et l'on peut penser qu'elle est proche de la lecture qu'il pouvait faire de ce livre sacré.

Les citations des *Essais* de Montaigne proviennent de l'édition de 1652, à Paris, chez Edme Cousterot (accessible en ligne sur « les Bibliothèques Virtuelles Humanistes » CESR / IRHT).

---

1. Les points sont autographes, mais pour ne pas entraver la lecture nous avons choisi de les imprimer en encre noire. Lorsque, rarement, il n'y en a pas, nous ne le suppléons pas.

Nous utilisons dans les notes et en marge les abréviations suivantes :

### ***Pour les sources***

R : pour le Recueil des autographes (et hétérographes) confectionné au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (BNF cote f.f. 9202 ; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52504189f/f1.item>).

PC : pour la Première Copie, que les proches de Pascal ont fait réaliser après sa mort (celle qui est suivie par *Lafuma* et *Le Guern*) (BNF cote f.f. 9203 ; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b7200029v/f2.item>).

SC : pour la Seconde Copie, réalisée aussi après la mort de Pascal par ses proches (celle qui est suivie par *Sellier*) (BNF cote f.f. 12449 ; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6000694t/f1.item>).

RT : pour Recueil Théméricourt (recueil de copies confectionné après 1715 et attribué à Mlle de Théméricourt, ancienne pensionnaire de Port-Royal) (BNF cote f.f. 12988, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9058356k/f1.item>).

JdF : pour Manuscrit de Joly de Fleury (Guillaume-François Joly-de-Fleury a constitué au XVIII<sup>e</sup> siècle un très important massif d'archives qui a été cédé à la bibliothèque royale par l'un des membres de sa famille en 1836) (BNF collection Joly de Fleury, n° 2466 ; n'est pas accessible sur Gallica).

Les deux manuscrits suivants ne sont utilisés que pour quelques pensées (hétérographes) :

RP : Recueil Périer (ou, selon d'autres avis, l'une de ses copies « le manuscrit de Sainte-Beuve »), dans une collection privée.

PV : Portefeuilles Vallant (BNF f.f. 17049).

### ***Pour les éditions de référence***

B : pour l'édition *Brunschvicg* (citée dans sa version, en trois volumes, de 1904, qui fait partie des *Cœuvres complètes* de la collection des « Grands Écrivains de la France »).

*T* : pour l'édition paléographique *Tourneur*, Paris, Vrin, 1942.

*L* : pour l'édition *Lafuma* (citée dans sa version de 1963 dans la collection « L'Intégrale »).

*S* : pour l'édition *Sellier* (citée dans sa version de 1991 dans la collection « Classiques Garnier »).

*LG* : pour l'édition *Le Guern* (citée dans sa version de 2000 dans la collection de la « Pléiade »).

On trouvera à la fin deux tables de concordance de cette édition avec les éditions antérieures *Brunschvicg*, *Lafuma*, *Sellier* et *Le Guern*. La première permet de trouver dans le présent livre n'importe quelle pensée à partir de ces éditions, et l'autre de faire le mouvement inverse. Il sera donc facile de passer de la nouvelle édition aux anciennes, et d'y distinguer ainsi commodément autographes et hétérographes.

Notons que dans certains cas une pensée d'une édition antérieure correspond à plusieurs pensées de la nôtre. Par exemple, la pensée 78 de *Le Guern* est un mixte composé de paragraphes autographes et de paragraphes hétérographes : A368, H84 et H87. À l'inverse, mais plus rarement, certaines des pensées de notre édition correspondent à plusieurs pensées d'une édition ancienne : comme A788, qui correspond à six pensées dans *Lafuma* et dans *Brunschvicg*.

L'index, enfin, permettra de compléter le parcours ici proposé par toutes les lectures traversières que l'on souhaitera.

CONVENTIONS ET SYMBOLES  
UN EXEMPLE

Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien, c'est que le lieu, l'assistance les échauffe et tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur.

A301  
R 145-146

{<sup>2</sup>Quand j'étais petit je serrais mon livre, et parce qu'il m'arrivait quelque<fois ...> en croyant l'avoir serré, je me défiais <...>}

\*\*

A301 : Pensée autographe n° 301.

Pour une pensée hétérographe, on aura H suivi de son numéro d'ordre également dans la marge au regard du début de la pensée.

R 145-146 : *Recueil*, pages 145-146.

Les pensées autographes se trouvent dans le *Recueil*, on y accède directement sur Gallica grâce au n° de page et au lien :  
[gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52504189f/fl.item](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52504189f/fl.item)

, : la virgule en gris (2<sup>e</sup> ligne) marque une ponctuation autographe.

{ } : les petites accolades signalent un passage raturé, qui n'a pas été remplacé par une correction.

<fois> : les chevrons signalent des lettres ou mots manquants qui ont été reconstitués.

<...> : les chevrons avec points de suspension signalent des éléments manquants qui n'ont pas pu être reconstitués.

<sup>2</sup> : l'appel de note en tête de paragraphe ou de pensée renvoie à une note qui porte sur son emplacement ou sa disposition dans le manuscrit.

## REMERCIEMENTS

Je veux redire ici, une dernière fois, toute ma reconnaissance à toutes celles et tous ceux qui ont permis aux manuscrits des *Pensées* de venir jusqu'à nous et, petit à petit, dans une tradition faite de continuités et de renversements, de s'offrir à la lecture grâce à une publication telle que la nôtre.

Elle doit aller en premier lieu à Gilberte Périer, la sœur aînée de Pascal, et à tous les membres de sa famille (nièce et neveux), et à leurs amis, qui, pendant des décennies, ont œuvré à une mise en archives privées, puis à un passage de ces archives dans des institutions. Sans eux tout aurait disparu.

Il y a eu ensuite la longue chaîne des éditeurs et de leurs travaux successifs.

Certaines éditions m'ont été indispensables, alors même que je les ai nécessairement passées au tamis d'une lecture critique. Je citerai ici (dans l'ordre chronologique) *Brunschvicg, Tourneur* (son édition « paléographique »), *Lafuma, Sellier, Le Guern*, ainsi que le site « [penseesdepascal.fr](http://penseesdepascal.fr) » (sous la direction de Dominique Descotes et de Gilles Proust), et les mises au point philologiques de Yoichi Maeda dans son *Commentaire des Pensées*.

J'ai aussi pu profiter du travail considérable de mise à disposition de reproductions des manuscrits par le site Gallica ; les images y sont d'une qualité incomparable et les outils de zoom et de lumière que proposent les écrans des ordinateurs donnent des facilités de lecture encore jamais atteintes.

En dernier lieu, mais, dans l'ordre de la mise au jour de cette nouvelle édition, en premier lieu, je dois dire que rien n'aurait été possible sans la réponse immédiatement et joyeusement positive de Thierry Marchaisse et d'Isabelle Simatos à ma proposition d'un renouvellement de l'édition des *Pensées*, ni, depuis, sans leurs lectures, conseils, corrections, réécritures et multiples encouragements. Ce livre doit beaucoup au très beau travail de Denis Couchaux, et à l'attention de tous les instants qu'Anne Fragonard-Le Guen a su porter aux innombrables complications d'une édition des *Pensées*. Les tables de concordance ont bénéficié de la précieuse expertise informatique de Lucas Marchaisse.

Mon travail éditorial est dédié à Paula-Dumenica, sans qui il n'aurait jamais pu arriver à son terme.

**PENSÉES  
AUTOGRAPHES**



## 1. QU'EST-CE QU'UN HOMME DANS L'INFINI ?

H 5<sup>1</sup>.

A1  
R 1

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître et sans moyen d'en sortir, et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature, je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, ils me disent que non et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu y prendre d'attache, et considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi.

Je vois plusieurs religions contraires, et partant toutes fausses excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus. Chacun peut dire cela. Chacun peut se dire prophète, mais je

---

1. Cette notation, qui a valeur de titre, est ordinairement interprétée comme « Homme 5 »

vois la chrétienne où je trouve des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut pas faire.

A2  
R 49

Pourquoi ma connaissance est-elle bornée, ma taille, ma durée à 100 ans plutôt qu'à 1000, quelle raison a eue la nature de me la donner telle et de choisir ce milieu plutôt qu'un autre dans l'infinité, desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre ?<sup>1</sup>

A3  
R 347-348,  
351-352,  
355-356,  
359-360

### H Disproportion de l'homme.

{Voilà où nous mènent les connaissances naturelles. Si<sup>2</sup> celles-là ne sont véritables il n'y a point de vérité dans l'homme, et si elles le sont il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre manière.

Et puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaite avant que d'entrer dans de plus grandes recherches de la nature, qu'il la considère une fois sérieusement et à loisir, qu'il se regarde aussi soi-même, et connaissant quelle proportion il y a<sup>3</sup>}

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les<sup>4</sup> astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir, tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature, nulle idée n'en approche, nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des

1. Dans l'autographe, un point.

2. Dans la marge de gauche, le dessin suivant.



3. Phrase inachevée.

4. L'autographe montre nettement « les » et non pas « ces » (comparer, à proximité, avec le « l » de « celui » juste avant, et avec le « c » de « ce vaste tour »).

atomes, au prix de la réalité des choses, c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer, la terre, les royaumes, les villes, et soi-même son juste prix.

R 348

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates, qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes, que divisant encore ces dernières choses il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau, je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome, qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre des animaux et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos.<sup>1</sup>

{Voilà une idée imparfaite de la vérité des choses, laquelle quiconque aura conçue aura le respect pour la nature et pour soi le mépris, à peu près qu'il doit avoir.}

R 351

Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue, car qui n'admira que

---

1. Dans l'autographe, une virgule.

notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?<sup>1</sup>

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ses merveilles et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini, où il est englouti.

Que fera-t-il donc sinon d'apercevoir {quelque<sup>2</sup>} apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ?<sup>3</sup> Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini, qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend, tout autre ne le peut faire.

{De ces deux infinis de nature, l'homme en conçoit plus aisément celui de grandeur que celui de petitesse.}

R 352

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

1. Dans l'autographe, un point.

2. Mot rayé, mais qu'il faut maintenir.

3. Dans l'autographe, un point.

Quand on est instruit on comprend que, la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité : c'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches, car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer ?<sup>1</sup> Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes, car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ?<sup>2</sup>

Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au-delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature.

De ces deux infinis de sciences celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre connaître toutes choses. Je vais parler de tout, disait Démocrite.

{Mais outre que c'est peu d'en parler simplement sans prouver et connaître, il est néanmoins impossible de le faire, la multitude infinie des choses nous étant si cachée que tout ce que nous pouvons exprimer par paroles ou par pensées n'en est qu'un trait invisible.}

On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des propriétés sans nombre, et chaque science de même.

R 355

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible, les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver, et c'est là où tous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires : des principes des choses, des principes de la philosophie, et aux semblables, aussi fastueux en effet quoique moins en apparence que cet autre qui crève les yeux : *de omni scibili*<sup>3</sup>.

---

1. Dans l'autographe, un point.

2. *Idem.*

3. « De tout ce qui peut être su. »

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence<sup>1</sup>, l'étendue visible du monde nous surpasse visiblement mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses nous nous croyons plus capables de les posséder, et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout, il la faut infinie pour l'un et l'autre, et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre, ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissions donc notre portée, nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout, ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature. Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances, nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance, et trop de proximité empêche<sup>2</sup> la vue. Trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous étonne. J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent dans la musique et trop de bienfaits irritent. Nous voulons avoir de quoi surpayer la dette. *Beneficia eo usque laeta sunt dum videntur exsolvi posse, ubi multum antevenere pro gratia odium redditur*<sup>3</sup>. Nous ne sentons

1. À la suite de *T*, les éditions donnent « et l'étendue » ; il apparaît en fait que ce que l'on voit, c'est, par transparence, le « de » de « dans la vue de ces infinis », de la page 356.

2. Accordé au singulier dans le manuscrit autographe.

3. Citation de Tacite, dans les *Essais* de Montaigne (p. 699), ainsi traduite : « Le bienfait est agréable jusques à ces termes, qu'on le puisse reconnaître : quand il les outrepassa de loin, on paye de haine pour gratitude. »

ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid, les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles, nous ne les sentons plus, nous les souffrons, trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu d'instruction. Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard, elles nous échappent ou nous à elles.

Voilà notre état véritable, c'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre, quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte et si nous le suivons il échappe à nos prises et nous glisse<sup>1</sup> et fuit d'une fuite éternelle, rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel et toutefois le plus contraire à notre inclination, nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

R 356

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté, notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences, rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un autre ait un peu plus d'intelligence des choses? S'il en a, <et> s'il les prend un peu de plus haut, n'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout, et la durée de notre vie n'est-elle pas également infime dans<sup>2</sup> l'éternité, pour durer dix ans davantage? Dans la vue de ces infinis

1. On donne, selon l'édition, « et », « il », ou « et il » ; les trois sont possibles.

2. Nous optons pour « dans » parce qu'il ne s'agit pas là d'un « d » simple, utilisé couramment pour « de » dans l'autographe, mais d'un « d » dont le trait se prolonge en haut par une boucle, comme pour indiquer une abréviation.

tous les finis sont égaux, et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre.

La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout ? Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion, mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît : il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour se nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance. Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister, et pour connaître l'air, savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme, etc.

R 359

La flamme ne subsiste point sans l'air, donc pour connaître l'un il faut connaître l'autre, donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.

{L'éternité des choses en elles-mêmes ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée. L'immobilité fixe et constante de la nature, comparaison au changement continuel qui se passe<sup>1</sup>.}

Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses est qu'elles sont simples en elles-mêmes et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'âme et de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous

1. Phrase inachevée, la ligne suivante (« en nous, doit faire le même effet »), où elle se terminait, étant biffée sans être remplacée par une correction.

soit autre que spirituelle, et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même. Il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait.

Et ainsi si nous soyons<sup>1</sup> simples matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples.

{Car comment connaîtrions-nous distinctement la matière, puisque notre suppôt qui agit en cette connaissance est en partie spirituel, et comment connaîtrions-nous nettement les substances spirituelles, ayant un corps qui nous aggrave et nous baisse vers la terre<sup>2</sup>? L'âme empêchant que le suppôt entier ne<sup>3</sup> Spirituelles et<sup>4</sup> corporelles.

R 360

De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits, et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les

1. *B, L, S* et *LG* remplacent par « sommes », jugeant que Pascal a oublié de modifier le mode du verbe lorsqu'il a remplacé « soit que » par « si ». Nous préférons éviter cette régularisation pour conserver la différence dans l'antithèse, entre le premier terme, « si nous soyons simplement matériels », qui est globalement et clairement dans cette pensée et ailleurs dans les *Pensées* considéré comme une supposition impossible, et le second, « si nous sommes composés d'esprit et de matière », qui est la thèse soutenue.

2. Mot difficile à lire.

3. Phrase inachevée.

4. D'abord « ou », comme le montre la liaison du *ductus* du « u » avec le « c » de « corporelles », corrigé en « et ».

teignons de nos qualités et empreignons <de> notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible ? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature, car il ne peut concevoir ce que c'est que corps et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être. *Modus quo corporibus adhaerent spiritus comprehendere ab homine non potest, et hoc tamen homo est*<sup>1</sup>.

{Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connaître la nature. Elle est infinie en deux manières, il est fini et limité. Elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel, les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant, elles ont leur principe et leur fin, il ne conçoit ni l'un ni l'autre, elles sont simples et il est composé de deux natures différentes. Et pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par cette réflexion sur l'état de notre nature.}

Enfin, pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux considérations.

A4  
R 439

## 2 infinis. Milieu.

Quand on lit trop vite ou trop doucement on n'entend rien.

A5  
R 49

## L'injustice.

Que la présomption soit jointe à la nécessité, c'est une extrême injustice<sup>2</sup>.

1. « Le moyen par lequel les esprits sont attachés au corps ne peut être compris par l'homme ; et cependant cela est l'homme. » Reprise approximative d'une citation d'Augustin, déjà approximative, dans les *Essais*, p. 393 (voir Philippe Sellier, *Pascal et saint Augustin*, Albin Michel, 1985, p. 71).

2. Le papier qui porte cette pensée en donne aussi, au-dessous, une copie hétérographe, fautive quant au mot difficile à lire qu'elle est supposée déchiffrer, et que nous n'avons donc pas à publier, ni ici ni dans la partie des hétérographes.

Il y a tant de disproportion entre le mérite qu'il croit avoir, et la bêtise, qu'on ne saurait croire qu'il se mécompte si fort. A6  
R 416

583 *Nae iste magno conatu magnas nugas dixerit, Terent*<sup>1</sup>. A7  
*Quasi quicquam infelicius sit homine cui sua figmenta domi-*  
*nantur, Plin*<sup>2</sup>. R 269

*Rarum est enim ut satis se quisque vereatur.* {Sen<sup>3</sup>.} A8  
R 295

*Quod crebro videt non miratur, etiamsi cur fiat nescit. Quod ante non viderit, id si evenerit, ostentum esse censet.* Cic<sup>4</sup>. A9  
R 269

*Ex senatus consultis et plebiscitis scelera exercentur, Sen*<sup>5</sup>. A10  
*Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo phi-*  
*losophorum, Divin*<sup>6</sup>. R 214

*Quibusdam destinatis sententiis consecrati, quae non probant coguntur defendere, Cic*<sup>7</sup>.

1. Térence, *Heautontimoroumenos*, IV, 1, cité approximativement, exactement comme dans les *Essais* (p. 583), qui traduisent ainsi : « Certes avec un grand effort, celui-ci nous dira de grandes sottises. »

2. Citation attribuée à Pline dans les *Essais* (p. 386), qui traduisent ainsi : « Comme s'il était rien plus misérable que l'homme, sur qui ses propres ouvrages & fictions règnent. » Dans les *Essais*, cette citation suit immédiatement cette phrase : « Comme les enfants qui s'effraient de ce même visage qu'ils ont barbouillé & noirci à leur compagnon. » cf. A244.

3. Quintilien cité dans les *Essais* (p. 160) qui attribuent cette citation à Sénèque (dans l'autographe, « Sen. » a été rayé; par qui?) et la traduisent ainsi : « C'est chose rare, que chacun se respecte soi-même suffisamment. »

4. Cicéron, cité dans les *Essais* (p. 524), qui traduisent ainsi : « Il n'admire pas ce qu'il voit souvent, encore qu'il ne sache pourquoi ni comment il se fait : ce qu'il n'a point vu paravant, s'il arrive, il l'estime monstrueux. »

5. Sénèque, cité dans les *Essais* (p. 588), qui traduisent ainsi : « Les méchancetés s'exercent par les arrêts du Sénat, & par les ordonnances du Peuple. »

6. Cicéron (*De Divinatione*), cité dans les *Essais* (p. 399), qui traduisent ainsi : « Il n'est rien tant absurde, qui ne se die, par quelqu'un des Philosophes. »

7. Cicéron, cité dans les *Essais* (p. 409). Citation légèrement modifiée par Pascal. « Ceux qui sont voués à certaines croyances sont contraints de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas. »

*Ut omnium rerum sic litterarum quoque intemperantia laboramus.* Sen<sup>1</sup>.

*Id maxime quemque decet, quod est cuiusque suum maxime<sup>2</sup>.*

*Hos natura modos primum dedit, Georg<sup>3</sup>.*

*Paucis opus est litteris ad bonam mentem<sup>4</sup>.*

*Si quando turpe non sit, tamen non est non turpe quum id a multitudine laudetur<sup>5</sup>.*

*Mihi sic usus est, tibi, ut opus est facto fac, Ter<sup>6</sup>.*

A11  
R 295

*Nihil turpius quam cognitioni assertionem praecurrere, Cic<sup>7</sup>.*

A12  
R 295

*Nec me pudet ut istos fateri nescire quod nesciam<sup>8</sup>.*

*Melius non incipient<sup>9</sup>.*

A13  
R 295

*Tot circa unum caput tumultuantes deos<sup>10</sup>.*

1. Sénèque, cité dans les *Essais*, p. 772 : « Nous sommes malades de l'intempérance ses Sciences, comme de celle de toutes autres choses. » Les *Essais* traduisent « *litterarum* » par « sciences », au sens général de connaissances comme l'indique le cotexte. C'est cela qui retient l'attention de Pascal, et non pas l'étude des belles lettres, voire la littérature, comme traduisent certaines éditions.

2. Cicéron, cité par les *Essais* (p. 588), qui traduisent ainsi : « Cela sied particulièrement bien à chacun, qui est selon son humeur & son talent. »

3. Virgile, *Géorgiques*, cité dans les *Essais* (p. 136), qui traduisent ainsi : « Ce sont les primes lois de la mère Nature. »

4. Sénèque cité dans les *Essais* (p. 773), qui traduisent ainsi : « Il ne faut guère de lettres à former une âme saine. »

5. Cicéron cité dans les *Essais* (p. 460 ; fausse attribution à Sénèque), qui traduisent ainsi : « Si la chose n'est pas laide par elle-même, cela néanmoins n'est pas sans laideur, que le vulgaire la loue. »

6. Térence cité dans les *Essais* (p. 125), qui traduisent ainsi : « Pour moi, je fais ainsi, mais toi, fais à ta mode. »

7. Cicéron cité dans les *Essais* (p. 801), citation abrégée par Pascal : « Il n'est rien de plus vilain que de faire passer l'assertion devant la connaissance. »

8. Cicéron cité dans les *Essais* (p. 768), qui traduisent ainsi : « Et n'ai pas honte, comme telles gens, de reconnaître ignorer ce que j'ignore. »

9. Sénèque cité dans les *Essais* (p. 755), qui traduisent ainsi : « Il vaut mieux qu'ils ne commencent point ». Pascal supprime la fin de la citation, « *quam definient* » (« que de cesser »).

10. Sénèque cité dans les *Essais* (p. 446), qui traduisent ainsi : « Tant de dieux en combustion, sur l'intérêt d'une vie ! »

## Universel.

Morale / et langage / sont des sciences particulières, mais universelles.

A14  
R 435

{<sup>1</sup>Puisqu'on ne peut être universel en sach<ant><sup>2</sup> tout ce qui se peut savoir sur tout il faut savoir peu de tout, car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose, cette universalité est la pl<us belle>. Si on pouvait avoir les <deux,> encore mieux, mais s'<il faut> choisir, il fa<ut choisir> celle-là, et le <monde> le sent et <le fait> car le m<onde> est un b<on juge> souv<ent.>}

A15  
R 49

L'homme est plein de besoins, il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dirait-on, mais je n'ai que faire de mathématique, il me prendrait pour une proposition. C'est un bon guerrier, il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement.

A16  
R 11

Les gens manquent de cœur.

---

A17  
R 412

On n'en ferait pas son ami.

---

Poète et non honnête homme.

{Qu'on voie les discours de la 2, 4 et 5 du janséniste<sup>3</sup>, cela est haut et sérieux.}

---

A18  
R 12

{Je hais également le bouffon et l'enflé}. On ne ferait son ami de l'un ni l'autre.

---

On ne consulte que l'oreille parce qu'on manque de cœur.

---

1. Écrit au dos de A2.

2. Plusieurs mots, ou fin de mots, ont disparu dans un découpage peu respectueux de cette face du papier ; nous les complétons en suivant les copies.

3. Référence probable aux *Provinciales*.

## TABLE DE CONCORDANCE N° 1

Toutes les références indiquées dans cette table renvoient au classement de notre édition. La première colonne indique le numéro de la pensée dans les quatre principales éditions antérieures. Exemple : la pensée n° 1 de *Sellier* correspond dans notre édition à l'hétérographe H18 ; la première pensée de *Le Guern* et *Lafuma* correspond à l'autographe A511, et la première de *Brunschwig* à l'autographe A213.

<i>Pensée</i>	<i>S</i>	<i>LG</i>	<i>L</i>	<i>B</i>
1	H18	A511	A511	A213
2	H104	A53, A575	A53	H46
3	H180	A232	A53	A202
4	A771, A792	A129	A575	A208
5	A461	A205	A232	A256
6	A524	A799	A129	A330
7	A733	A386	A205	A422
8	A703	A458	A799	H136
9	A759	A206	A386	A298
10	A793	A209	A458	H59
11	A665	A358	A206	H105
12	A517	A425	A209	A292
13	A531	A280	A358	H71
14	H103	A278	A425	A313
15	H9	A279	A280	A308
16	H107	A359	A278	— <sup>i</sup>
17	A108	A429	A279	A38
18	A128	A387	A359	H64, H89
19	A33	A417	A429	— <sup>ii</sup>
20	A74	A360	A387	A253
21	A523	A459	A417	A254
22	H8	A449	A360	A247
23	A478	H50	A459	A310
24	A131	A264	A449	A300
25	A122	A23	H50	A307
26	A102	A390	A264	A305
27	A266, A460	A289	A23	A309
28	A118	A384	A390	A255
29	A117	A48	A289	A314
30	A269	A265	A384	A18
31	A257	A123, H30	A48	A312
32	A356	A282	A265	H65
33	A456	A443	A123	H65
34	H101	A287	H30	H65

<i>Pensée</i>	<i>S</i>	<i>LG</i>	<i>L</i>	<i>B</i>
35	A532	A362	A282	H10
36	H118	A446	A443	A16
37	A511	A271	A287	A15
38	A53, A575	A363	A362	A17
39	A232	H5	A446	H66
40	A129	H74	A271	A249
41	A205	A200, A243	A363	A297
42	A799	A357	H5	H61
43	A386	A52	H74	— <sup>iii</sup>
44	A458	A361	A200, A243	A366
45	A206	A364	A200	A235
46	A209	A389	A357	A365
47	A358	A388	A52	A301
48	A425	A124	A361	A316
49	A280	A116	A364	A302
50	A278	A138	A389	A311
51	A279	A139	A388	A322
52	A359	A143	A124	A315
53	A429	H31	A116	A303
54	A387	A397	A138	A291
55	A417	A402	A139	A245
56	A360	A120, A121, A190, A268, A376	A143	A308
57	A459	H81	H31	A320
58	A449	A214	A397	A321
59	H50	A288	A402	H60
60	A264	A382	A376	A129
61	A23	A30	H81	H62
62	A390	H82	A214	A304
63	A289	H83	A288	A438
64	A384	A51	A382	A246
65	A48	A47	A30	H36
66	A265	A450	H82	A418
67	A123	A144	H83	A459

i. Pensée apocryphe supprimée après l'édition de 1897.

ii. Seulement connu par l'édition de 1678.

iii. Propos rapporté.

## TABLE DE CONCORDANCE N° 2

La première colonne indique les numéros des pensées de la présente édition (*C*). Les colonnes suivantes donnent les numéros correspondants dans les quatre principales éditions précédentes. Exemple : A1, la première pensée de notre édition, parmi les autographes, correspond à la pensée 229 chez *Sellier*, 184 chez *Le Guern*, 198 chez *Lafuma* et 693 chez *Brunschvicg*.

<i>C</i>	<i>S</i>	<i>LG</i>	<i>L</i>	<i>B</i>
A1	229	184	198	693
A2	227	183	194	208
A3	230	185	199	72
A4	601	615	723	69
A5	518	532	625	214
A6	444	702	883	946
A7	674	459	506	87
A8	676	461	508	364
A9	673	458	506	90
A10	675	460	507	363
A11	678	463	508	364
A12	679	464	508	364
A13	677	462	508	364
A14	598	613	720	912
A15	228	183	195	37
A16	502	517	605	36
A17	613	623	731-732	196, 38
A18	503	517	610-611	30
A19	643	652	778	68
A20	762	726	934	580
A21	544	559	663	121
A22	636	646	771	355
A23	61	25	27	354
A24	671	467	514	356
A25	577	592	698-699	119, 382
A26	459	473	541-543	120, 370, 938
A27	540	555	656	372
A28	277	228	244	228
A29	680	397	420	231
A30	99	61	65	115
A31	465	479	558	114
A32	645	654	782	266
A33	19	379	400	427
A34	587	602	709	175
A35	576	591	697	383
A36	160	118	127	415
A37	795	744	958	75

<i>C</i>	<i>S</i>	<i>LG</i>	<i>L</i>	<i>B</i>
A38	595	610	717	17
A39	468	482	561	173
A40	143	102	111	339
A41	147	106	115	349
A42	193	150	161	221
A43	145	104	113	348
A44	231	186	200	347
A45	628	638	759	346
A46	626	636	756	365
A47	103	65	69	174
A48	65	29	31	149
A49	185	142	152	213
A50	756	722	927	505
A51	102	64	68	205
A52	80	43	47	172
A53	38	2	2-3	227, 244
A54	645	654	788	486
A55	137	96	105	342
A56		100	109	392
A57	794	743	957	512
A58	222	179	190	543
A59	221	178	189	547
A60	410	358	378	470
A61	224	180	191	549
A62	223	179	190	543
A63	225	181	192	527
A64	248	201	215	433
A65	491	507	595	450
A66	547	562	668	457
A67	705	434	468	562
A68	164	122	131	434
A69	448	705	896	390
A70	570	585	691	432
A71	453	468	521	387
A72	522	536	629	417
A73	539	554	655	377
A74	20	380	401	437
A75	439	697	863	814

## INDEX

### A

- AARON 349
- abaissement 52, 76, 84, 91, 96, 103, 127, 212, 221, 223, 237, 240, 259, 321, 330, 344-345, 423
- ABEL 314
- abêtir 134
- abomination / abominable 223, 248-250, 288, 335, 355, 367, 381, 385, 488
- ABRAHAM 94, 227, 307, 326, 336-337, 342, 345-346, 351, 354-355, 403, 467, 491, 501
- absence 101, 137, 186, 202, 245, 255, 320, 457, 463
- académistes 97, 107, 259
- ADAM 189, 237, 243, 307, 353, 392, 419, 496
- admiration 51, 53-54, 70, 88, 93, 99, 132, 149-152, 154-155, 159, 170-171, 179, 190-191, 200, 216-217, 220, 226, 231, 348, 354, 356-357, 360-361, 384, 390, 395, 400, 413, 419, 424, 439, 443, 463, 499
- affection 73, 142, 146, 286, 462, 486
- affliction 72, 104, 187, 211, 214, 235, 257, 340, 343, 367, 370, 373, 379, 385, 413, 423, 444, 453, 473
- AGAMEMNON 494
- âges 186, 355, 496
- AGGÉE 492
- agneau 459
- agonie 224, 244-245
- agréable / agrément 72, 144, 158, 184, 212, 396, 437-439, 447, 462
- aimable / aimer 93-94, 109, 117, 123, 135, 137, 145, 159, 167-171, 184, 193, 201, 216, 222, 228, 231, 234, 236, 238, 241, 251, 255, 263, 308, 324, 326-327, 344-346, 361, 408, 420, 429, 444, 449, 455, 460, 463, 486
- ALBE 154
- ALBY 277
- ALCORAN 220, 230
- alliance 58, 86, 248, 321, 335, 345, 348, 354, 365, 367, 370-371, 386, 395, 488, 496
- âme 69, 72-74, 82, 129, 148-149, 173, 193, 207, 210, 212, 224, 244, 328, 412, 414, 453, 457, 459, 467, 488
- ami 63, 134, 136, 141, 148, 155, 182, 202, 208, 210, 242-246, 261, 273, 284, 295, 324, 369, 413-414, 425, 463, 484
- amour 144, 168, 170, 231, 311, 345, 347, 354, 393, 419, 455
- amusement 174, 208-209, 220, 453
- ANANIAS 314
- ANDRÉ 442
- anéantir 75, 129, 169, 179, 191, 411, 417, 461
- ange 102, 199, 212, 303, 310, 425, 481
- animal 53, 67, 73, 104, 109, 114, 174, 180, 186, 194, 237-238, 392, 409, 425, 475
- ANNAT 475
- ANTÉCHRIST 190, 229, 298, 310, 314, 316, 319, 484
- ANTIOCHUS 368-370, 399
- apocalyptique 352
- apôtres 106, 190, 227, 230, 303, 308, 314, 321, 331, 340-341, 345, 353, 359, 394-395, 457
- APPIANUS 368, 370
- AQUAVIVA 271-272, 286, 293
- ARCÉSILAS 193
- ARCHIMÈDE 199
- ARISTOTE 148, 444
- ARNAULD 261, 263, 273-274, 276
- arracher 245, 251, 384, 478
- ARRAGONIUS 292
- assiette 57, 161, 218, 423
- assurance / assurer 57, 72, 75, 77, 80, 84, 97, 113, 118, 127, 164-165, 193, 231, 246, 261-262, 302, 307, 309, 323, 353,

## TABLE DES MATIÈRES

### INTRODUCTION

<i>Éditer les Pensées</i>	7
<i>Parcours de lecture</i>	33
<i>Note sur le texte</i>	41
<i>Remerciements</i>	47

### PENSÉES AUTOGRAPHES

1. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? (A1 – A66)	51
2. Renversement continu du pour au contre (A67 – A169)	77
3. Le cœur et la raison (A170 – A213)	111
4. On doit travailler pour l'incertain (A214 – A239)	127
5. L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination (A240 – A322)	139
6. La raison des effets (A323 – A366)	163
7. Justice, force (A367 – A402)	175
8. On se forme une idole de la vérité même (A403 – A421)	189
9. Pensées de derrière la tête (A422 – A438)	197
10. Divertissement (A439 – A475)	205
11. Preuve de la divinité de J.C. (A476 – A831)	219
<i>Religions contraires</i>	219
<i>Les miracles</i>	303
<i>Les prophéties / les figures</i>	320
Appendice : le « Mémorial de Pascal » (A832)	403

### PENSÉES HÉTÉROGRAPHES

12. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? (H1 – H20)	407
13. Renversement continu du pour au contre (H21 – H40)	423

14. Le cœur et la raison (H41 – H46)	429
15. On doit travailler pour l'incertain (H47 – H49)	433
16. L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination (H50 – H66)	435
17. La raison des effets (H67 – H80)	441
18. Justice, force (H81 – H88)	447
19. On se forme une idole de la vérité même (H89 – H92)	449
20. Pensées de derrière la tête (H93 – H97)	451
21. Divertissement (H98 – H109)	453
22. Preuve de la divinité de J.C. (H110 – H207)	457
<i>Religions contraires</i>	457
<i>Les miracles</i>	481
<i>Les prophéties / les figures</i>	485
Appendice : le « Mémorial de Pascal » (H208)	501

## ANNEXES

<i>Table de concordance n° 1</i>	505
<i>Table de concordance n° 2</i>	519
<i>Petite chronobiographie</i>	531
<i>Indications bibliographiques</i>	535
<i>Index</i>	539

# PENSÉES

BLAISE PASCAL

Comment lire aujourd'hui les papiers laissés par Pascal à sa mort ? Cette nouvelle édition des *Pensées*, due à Alain Cantillon, repose sur trois principes essentiels, qui la démarquent des précédentes.

Elle sépare radicalement les écrits de la main de Pascal et ceux d'autres mains, dont la fiabilité est douteuse. Elle offre une mise en ordre thématique des *Pensées* à la fois éclairante et d'un accès plus facile. Elle s'attache à conserver la ponctuation originale, et donc à restituer le rythme propre et la beauté de la prose pascalienne.

L'enjeu est de permettre, au XXI<sup>e</sup> siècle, une réactivation de la puissance critique des *Pensées* et un rapport nouveau aux manuscrits, désormais accessibles en quelques clics.

**ALAIN CANTILLON** est dix-septiémiste, spécialiste de Pascal, fondateur et coordinateur du *Centre d'études interdisciplinaires sur Pascal, Port-Royal, et l'Europe moderne*, Université Sorbonne Nouvelle.



éditions

THIERRY MARCHAISSE

Avec le soutien du



ISBN : 978-2-36280-308-6